

# GÊNES 01

## **Petit Théâtre**

du 10 novembre au 6 décembre 2007

du mercredi au samedi 21h, mardi 19h, dimanche 16h – relâche lundi

*texte* **Fausto Paravidino**

*mise en scène et scénographie* **Victor Gauthier-Martin**

*texte français* **Philippe Di Meo**

*dramaturgie* **Youness Anzane**

*vidéo* **Quentin Descourtis** associé à **Julien Delmotte**

*costumes* **Isabelle Flosi**

*musique originale* **Dayan Korolic**

*lumière* **Pierre Leblanc**

*chorégraphie* **Marion Lévy**

*production* Microsystème, La Comédie de Reims – Centre dramatique national de Champagne Ardenne, Théâtre National de la Colline, Le Forum – Scène conventionnée de Blanc Mesnil.

*avec le soutien* de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France / ministère de la Culture et de la Communication, d'ARCADI (Action régionale pour la création artistique et la diffusion en Île-de-France) et du DICREAM / ministère de la Culture et de la Communication.

Les décors et les costumes sont réalisés par les ateliers du TNS.

L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté.

Le spectacle est créé à la Comédie de Reims le 11 octobre 2007.

*service pédagogique* **Armelle Stépien** tél. 01 44 62 52 10 a.stepien@colline.fr

**Anne Boisson** tél. 01 44 62 52 69 a.boisson@colline.fr

**Gaëlle Collot** tél. 01 44 62 52 53 g.collot@colline.fr

# Sommaire

## I. L'IMPROBABLE CONTRE-ATTAQUE DE LA TORTUE DE PLASTIQUE

### 1. Tout commence Via Tolemaïde

- a. **Les signes annonceurs de la catastrophe** p. 5  
Université Nomade, extrait de *Considérations post-génoises*, publié par samizdat & complices,  
in *Gênes, Multitudes en marche contre l'Empire*
- b. **1<sup>er</sup> round** p. 6  
Fausto Paravidino, extrait de *Gênes 01*
- c. **Le dernier G8 à Heilingendamm en juin 2007** p. 8  
Deux coupures de presse (*Le Monde*)
- d. **La rengaine des damnés de la terre** p. 9  
Michel Foucault, extrait de « Prison. Illégalismes et délinquance », in *Surveiller et punir*

### 2. Devoir de mémoire

- a. **Rage positive** p. 10  
Hans Jürgen Schlamp, *Der Spiegel*, 2 septembre 2002
- b. **2<sup>ème</sup> round** p. 14  
Fausto Paravidino, extrait de *Gênes 01*
- c. **Une volonté poétique et politique de sanctuariser l'événement** p. 14  
Photos légendées
- d. **Coupe réglée** p. 16  
Pier Paolo Pasolini, extrait de *Pylade*

## II. UTOPIES : ENTRE VIRULENCE ET COMPOSITION

### 1. Hacktifs

- a. **Petite chronologie subjective de l'activiste contemporain** p. 18  
Établi par [www.hns-info.net](http://www.hns-info.net)
- b. **La Zone d'Autonomie Temporaire** p. 25  
Hakim Bey, *TAZ*, site [www.lyber-eclat.net](http://www.lyber-eclat.net)

## 2. La démesure contemporaine

- a. **Propos du metteur en scène Victor Gauthier-Martin** p. 27
  - b. **Corner : quelques minutes de réflexion** p. 28
- Fausto Paravidino, extrait de *Gênes 01*

## 3. Répliques

- a. **État versus guérilla** p. 29
- Trois coupures de presse (*Le Monde*)
- b. **L'art des répartitions** p. 31
- Michel Foucault, « Discipline. Les corps dociles – L'art des répartitions », in *Surveiller et punir*

## III. DE LA MESURE À LA SURVEILLANCE, AU CAMP

### 1. La donne du réel

- a. **Passion du réel et montage du semblant** p. 32
- Alain Badiou, extrait de *Le Siècle*
- b. **Quadrillage au quotidien** p. 34
- Revue de presse

### 2. La permanence de l'état d'exception

- a. **Corner – Disparition des règles : le temps de la stupeur** p. 35
- Fausto Paravidino, extrait de *Gênes 01*
- b. **Le camp** p. 35
- Giorgio Agamben, extrait de « Qu'est-ce qu'un camp ? » in *Moyens sans fins, notes sur la politique*

### 3. No comment

Plainte de Vincent, victime de tortures à la caserne Bolzaneto, [www.aarrg.org](http://www.aarrg.org) p. 37

## IV. NOTRE TRAGÉDIE EST ENCORE À JOUER

### 1. Une tragédie inversée

- a. **Là où l'un devient multiple...** p. 41
- Fausto Paravidino, extrait de *Gênes 01*
- b. **...et le multiple unifié** p. 42
- René Girard, extrait de « CEdipe et la victime émissaire. » in *La violence et le sacré*

## **2. Les forces en action**

### **a. Récit de Pierre Dubreuil**

Interview réalisée par la Compagnie Microsystème

p. 43

### **b. Le combat de *verita e giustizia*,**

script du DVD *Ordine Pubblico* produit par Supporto Legale, association de soutien aux victimes du G8 de Gênes

p. 44

## **V. ANNEXES**

### **1. Bibliographie de Fausto Paravidino**

p. 50

### **2. Bibliographie générale**

p. 51

### **3. L'équipe de création**

p. 53

## I. L'IMPROBABLE CONTRE-ATTAQUE DE LA TORTUE DE PLASTIQUE



© Stefano Montesi

genova/luglio 2001 *cronache*, Radio Popolare, 2001

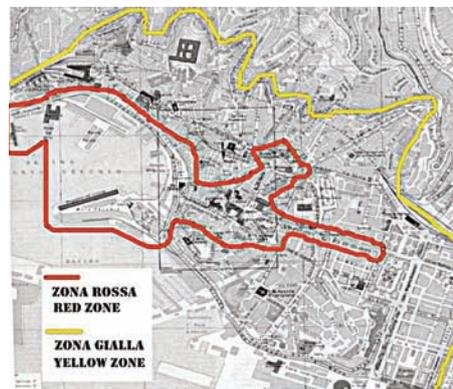
### 1. Tout commence Via Tolemaide

#### a. Les signes annonciateurs de la catastrophe

Université Nomade, extrait de *Considérations post-génoises*, publié par samizdat & complices, in *Gènes, Multitudes en marche contre l'Empire*

Gènes a été un laboratoire. Comme dans tous ces lieux où se décante un affrontement politique crucial, Gènes a été le tube à essai de nouvelles formes d'offensives contre les expressions politiques irréductibles (ou

radicales). Le 17 et le 18 juillet, la ville a été évacuée. Une campagne de terreur étudiée obligea ses habitants à abandonner leurs habitations, à fuir la prétendue barbarie altermondialiste qui guettait. Gènes a été vidée et resta déserte grâce à un authentique état de siège mis en scène avec plus de 25 000 policiers et militaires aidés du « mur » autour du centre historique devenu « zone rouge », zone murée pour la célébration du sommet et interdite d'accès. Le Genoa Social Forum, entité collective chargée de coordonner la mobilisation contre le G8, a assumé le premier objectif de briser l'état de siège, rendre aux citoyens le droit de manifester dans la rue, et de revendiquer face aux puissants le refus et le mécontentement de leur diktat politique.



Plan de Gènes, Zone rouge, sommet du G8, Gènes, juillet 2001

Les mobilisations préparées pour les 19, 20 et 21 juillet 2001 ont été précisément orientées contre la force des armes qui impose l'état de siège à la ville. Le cri « Gènes libre ! » a été répété sans cesse dans chacun

des rassemblements. Malgré tout à partir du jeudi 19 juillet, jour de la manifestation des « multitudes » contre l'exclusion sociale et pour les droits des immigrés avec ou sans papiers, il s'est vérifié que le siège de Gênes n'était que l'antichambre de l'état d'exception. Les plus sombres prémonitions exprimées les jours antérieurs par différentes voix commencèrent à se vérifier dans la réalité.

Le vendredi 20 juillet, de nombreuses actions étaient préparées par différents groupes et associations. L'idée d'entrer dans la « zone rouge » n'était pas celle d'une prise de force, sinon plutôt de rendre visible une opposition. Les différentes colonnes de manifestants ont essayé de s'approcher de la « zone rouge » pour démontrer que la ville ne pouvait pas être confisquée ! Toutes sans exception, depuis les groupes catholiques et pacifistes jusqu'aux « désobéissants » qui pratiquent l'action directe non-violente ont été attaqués, gazés et dans certains cas ont essuyé des coups de feu par les forces de sécurité de l'État bien avant d'arriver aux abords de la cité interdite.

C'est alors que s'est déchainée la catastrophe préméditée. Dans les rues de la ville convergeaient deux colonnes de « désobéissants » composées fondamentalement par les « Tutte Bianche » et autres centres sociaux autogérés italiens, qui pratiquent la désobéissance civile en bloquant les charges de la police avec des boucliers et des dispositifs non offensifs, et par les groupes du dénommé « Black Block » qui réunit des jeunes de différentes origines et orientations.

Nous savons aujourd'hui qu'un escadron de police a sciemment brisé le cortège de la rue Tolemaide, désobéissant aux ordres « officiels », provoquant une panique et des exactions sans nom. Dans la confusion des

charges de la police et dans les heurts qui en découlèrent ont eu lieu plusieurs coups de feu. Deux d'entre eux ont pris la vie d'un jeune romain de 23 ans résidant à Gênes, Carlo Giuliani.

### **b. 1<sup>er</sup> round**

Fausto Paravidino, extrait de *Gênes 01*, Acte II, L'Arche Éditeur, p.89.

- Sur ces entrefaites, tandis que quelques observateurs lucides commencent à se poser ces étranges questions, rue Tolemaide l'enfer commence, il est presque trois heures de l'après-midi.

- Les Carabiniers sont en train de charger le cortège des Désobéissants, parmi lesquels on trouve les Combinaisons Blanches de Casarini, le long du parcours négocié avec la Préfecture de Police.

- Les Combinaisons Blanches se rendent à la manifestation protégées par des armatures rudimentaires en carton et en mousse de caoutchouc, précédées par une tortue soutenant un mur de plastique, elles descendent le cours Europa, le cours Gastaldi et s'engagent rue Tolemaide.

- La rue Tolemaide est légèrement en pente, les manifestants ont sur leur droite le terre-plein du chemin de fer, qui est là depuis toujours, sur leur gauche des immeubles datant du XIX<sup>e</sup> siècle et, face à eux, un cordon de Carabiniers qui est au contraire une surprise.

- À la hauteur du cours Torino, les Carabiniers bloquent la tête du cortège, ils commencent à tirer des grenades lacrymogènes.

- Peu après, la tortue de plastique des Combinaisons Blanches cède.

- Parce qu'immense, le cortège ne peut pas reculer, la queue se trouve encore cours Gastaldi, elle ignore ce qui est en train de se passer rue Tolemaide et il n'y a aucune rue latérale pour prendre la fuite à cause du terre-plein et de ces vieux immeubles.

- Les manifestants suffisamment loin pour ne pas être aveuglés par les

grenades lacrymogènes et l'épouvante se demandent comment les Carabiniers ont bien pu décider d'attaquer le cortège et pourquoi de cette manière, toute fuite étant impossible, il est extrêmement improbable que le cortège se disperse de lui-même sans défier la défense antiaérienne et, par conséquent, l'action des Carabiniers doit être imputée ou à une distraction ou à une volonté de provoquer une réaction violente de la part des manifestants pris au piège.



#### **d. La rengaine des damnés de la terre**

Michel Foucault, extrait de « Prison. Illégalismes et délinquance », in *Surveiller et punir*, Éditions Gallimard, 1975

Dans cette fête des condamnés qui partent<sup>1</sup> il y a un peu des rites du bouc émissaire qu'on frappe en le chassant, un peu de la fête des fous où se pratique l'inversion des rôles, une part des vieilles cérémonies d'échafaud où la vérité doit éclater au plein jour, une part aussi de ces spectacles populaires, où on vient reconnaître les personnages célèbres ou les types traditionnels : jeu de la vérité et de l'infamie, défilé de la notoriété et de la honte, invectives contre les coupables qu'on démasque, et, de l'autre côté, joyeux aveu des crimes. On cherche à retrouver le visage des criminels qui ont eu leur gloire ; des feuilles volantes rappellent les crimes de ceux qu'on voit passer ; les journaux, à l'avance, donnent leur nom et racontent leur vie ; parfois ils indiquent leur signalement, décrivent leur costume, pour que leur identité ne puisse pas échapper : programmes pour les spectateurs. On vient aussi contempler des types de criminels, essayer de distinguer d'après le costume ou le visage la « profession » du condamné, s'il est assassin ou voleur : jeu des mascarades et des marionnettes, mais où se glisse aussi, pour des regards plus éduqués, comme une ethnographie empirique du crime. « Les physiologies sont aussi variées que les costumes : ici une tête majestueuse, comme les figures de Murillo, là un visage vicieux encadré d'épais sourcils, qui annonce une énergie de scélérat déterminé... ailleurs une tête d'Arabe se dessine sur un corps de gamin ? Voilà des traits féminins et suaves, ce sont des complices ; regardez ces figures lustrées de débauche, ce sont les précepteurs. » À ce jeu les condamnés répondent eux-mêmes, arborant leur crime et donnant la représentation de leurs méfaits : c'est

une des fonctions du tatouage, vignette de leur exploit ou de leur destin : « Ils en portent les insignes, soit une guillotine tatouée sur le bras gauche, soit sur la poitrine un poignard enfoncé dans un cœur sanglant. » Ils miment en passant la scène de leur crime, se moquent des juges ou de la police, se vantent de méfaits qui n'ont pas été découverts.

[...] Dans toutes les villes où elle passait, la chaîne apportait avec elle sa fête ; c'étaient les saturnales du châtement ; la peine s'y retournait en privilège. Et par une très curieuse tradition, qui, elle, semble échapper aux rites ordinaires des supplices, elle appelait chez les condamnés moins les marques obligées du repentir, que l'explosion d'une joie folle qui niait la punition. À l'ornement du collier et des fers, les bagnards, d'eux-mêmes, ajoutaient la parure de rubans, de paille tressée, de fleurs ou d'un linge précieux. La chaîne, c'est la ronde et la danse ; c'est l'accouplement aussi, le mariage forcé dans l'amour interdit. Noces, fête et sacre sous les chaînes.

[...] Le sabbat des condamnés répondait au cérémonial de la justice par les fastes qu'il inventait. Il inversait les splendeurs, l'ordre du pouvoir et ses signes, les formes du plaisir. Mais quelque chose du sabbat politique n'était pas loin. Il fallait être sourd pour ne pas entendre un peu de ces accents nouveaux. Les forçats chantaient des chansons de marche, dont la célébrité était rapide et qui étaient longtemps répétées partout. S'y retrouve sans doute l'écho des plaintes que les feuilles volantes prêtaient aux criminels – affirmation du crime, héroïsation noire, évocation des châtements terribles, et de la haine générale qui les entoure : « Renommée, à nous les trompettes... Courage, enfants, subissons sans frémir le sort affreux qui plane sur nos têtes... Nos fers sont lourds, mais nous les supporterons. Pour les forçats point de voix qui s'élève : soulageons-les. » Pourtant, il y a dans ces chants collectifs

1. NDLR: Qu'est le « Tour de France » de la chaîne des forçats jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

une tonalité autre; le code moral auquel obéissaient la plupart des vieilles plaintes est inversé. Le supplice, au lieu d'amener le remords, aiguise la fierté; la justice qui a porté la condamnation est récusée, et blâmée la foule qui vient pour contempler ce qu'elle croit être des repentirs ou des humiliations : « Si loin de nos foyers, parfois, nous gémissons. Nos fronts toujours sévères feront pâlir nos juges... Avides de malheurs vos regards parmi nous cherchent à rencontrer une race flétrie qui pleure et s'humilie. Mais nos regards sont fiers. »

[...] Le grand spectacle de la chaîne communiquait avec l'ancienne tradition des supplices publics; il communiquait aussi avec cette multiple représentation du crime que donnaient à l'époque les journaux, les canards, les bateleurs, les théâtres de boulevards; mais il communiquait aussi avec des affrontements et des luttes dont il porte le grondement; il leur donne comme une issue symbolique: l'armée du désordre terrassée par la loi promet de revenir; ce que la violence de l'ordre a chassé apportera à son retour le bouleversement libérateur.

## 2. Devoir de mémoire

### a. Rage positive

Hans Jürgen Schlamp, *Der Spiegel*, 2 septembre 2002, traduction Yannice Elfe, site [cooridtrad@attac.org](mailto:cooridtrad@attac.org), traducteurs bénévoles.

Ce fut une boucherie. Des mâchoires furent brisées, des bras et jambes cassés, des cuirs chevelus fendus. Des policiers italiens professionnels du corps à corps prirent d'assaut une école, dans laquelle des jeunes gens venus des quatre coins d'Europe allaient se mettre au lit. C'est la mairie qui les avait logés là. « On aurait dit des drogués », déclare un jeune Allemand de 21 ans qui effectuait son service civil. « Ils étaient enragés et tapaient sur tout ce qui bougeait avec leurs matraques ». 93 hommes et

femmes ont été empoignés et arrêtés. 62 personnes ont dû être évacuées en ambulance. Nombre d'entre elles, gravement blessées, ont dû être placées en réanimation.

Triste point culminant d'un week-end politique estival à Gênes: l'an dernier, du 20 au 22 juillet, les chefs de gouvernement des sept principaux pays industriels occidentaux ainsi que le Président russe s'étaient réunis afin d'échanger leurs points de vue. Environ 300 000 personnes se rassemblèrent afin de manifester contre la politique menée par les pays du G8. L'État garant de l'ordre était lui aussi représenté par plus de 15 000 soldats et policiers. Les émeutes qui avaient eu lieu peu de temps auparavant lors du sommet européen à Göteborg en Suède ne devaient pas se reproduire à Gênes. Ce fut bien pire. Le sommet du G8 s'acheva dans la rue, dans un bain de sang et de violence. Plus de 400 manifestants furent arrêtés, presque 600 blessés, l'un d'entre eux fut tué d'une balle par un policier. L'Europe entière suivit épouvantée ce chaos sur le petit écran.

13 enquêtes furent ouvertes depuis, dont certaines à l'initiative du Parlement et du ministre de l'Intérieur. Ces dernières se rallièrent sagement aux déclarations de la classe politique, selon lesquelles « mises à part quelques fautes et négligences individuelles » (selon le rapport du Parlement qui obtint la majorité absolue), tout s'était bien passé à Gênes. Somme toute, le vice-premier ministre Gianfranco Fini, du parti néo-fasciste Alleanza Nazionale, occupait alors une position centrale dans la police. Et le chef du gouvernement, Silvio Berlusconi, avait immédiatement déclaré de façon catégorique qu'il soutiendrait sa police. Trois officiers de haut rang qui faisaient partie de l'unité d'intervention génoise furent mutés sur des postes équivalents. Un point, c'est tout.

Les procureurs chargés du dossier ne s'en tinrent pas à cette version sim-

pliste. Ils interrogèrent policiers et manifestants, examinèrent les photos, étudièrent les vidéos et commencèrent par suspendre la plupart des procédures pénales engagées par la police contre les protestataires. Un mois plus tard, ils ouvrirent huit nouveaux dossiers mettant en cause 148 policiers. Les juristes génois sont loin d'avoir terminé leur travail. Et pourtant ils ont déjà révélé des choses monstrueuses : par exemple le comportement des forces de police lors de l'attaque de l'école Pascoli.

Les autorités avaient justifié leur brutalité par le fait qu'elles devaient s'attaquer à des gens dangereux, armés jusqu'aux dents et voulant semer la bagarre. Des pierres auraient été lancées auparavant sur les voitures de police, blessant 17 policiers dont un de façon presque mortelle.

Lors d'une conférence de presse internationale, les autorités présentèrent des pièces à conviction impressionnantes : des armes effrayantes comme des pioches et de lourds tuyaux en métal qui auraient été entreposés dans l'établissement scolaire. Et en plus deux cocktails Molotov, des bouteilles remplies d'essence d'un effet similaire à celui de grenades à main.

Seulement, le polar officiel ne résista pas aux interrogatoires et enquêtes des magistrats. Petit à petit on se rendit compte que les preuves étaient falsifiées et que le motif de l'attaque nocturne avait été inventé de toutes pièces. Par exemple, le fonctionnaire qui au procès-verbal avait témoigné avoir vu personnellement jeter des pierres sur la police finit par avouer qu'il avait seulement entendu parler de cet incident par un collègue dont il avait oublié le nom.

Même si les manifestants avaient jeté des pierres, elles seraient arrivées trop tard. La direction de la police avait décidé dès le matin de donner

l'assaut. Pasquale Guaglione, le représentant du chef de la police de Bari reconnu sur les photos et les vidéos les cocktails Molotov si fièrement exhibés. Il les avait trouvés lui-même l'après-midi en ville sous un buisson et les avait mis en lieu sûr. Un officier de police de haut rang les avait apportés personnellement à l'école en soirée, comme le prouvent des vidéos amateurs. Qui lui en avait donné l'ordre, on n'en sait encore rien. La vidéo montre seulement la direction de la police italienne presque au grand complet en train d'examiner avec intérêt avant l'assaut « les petits ca-deaux combustibles ».

Les pioches et les tuyaux en métal n'étaient pas des armes de manifestants violents, mais les outils d'ouvriers chargés de rénover l'école pendant les vacances d'été. Ils se trouvaient d'ailleurs dans une pièce restée fermée jusqu'à ce que la police l'ait forcée, ainsi qu'il s'avéra plus tard.

Lors de l'interrogatoire des 17 policiers soi-disant blessés, 15 se refusèrent subitement à toute déclaration. Deux expliquèrent qu'ils s'étaient blessés eux-mêmes par maladresse. Seul le policier Massimo Nucera tint bon : un homme l'aurait attaqué dans l'école avec un couteau. Il n'aurait survécu que grâce à son gilet pare-balles. L'agresseur se serait malheureusement enfui, mais aurait laissé tomber son couteau. Une grande entaille en travers de sa veste d'uniforme fut montrée en gros plan à la télévision en guise de preuve. Mais l'expertise demandée par le procureur conclut que cette histoire ne peut pas être vraie. L'entaille ne peut pas avoir été faite lors d'une attaque, la veste a dû être étalée sur le sol ou sur une table.

Les gardiens de l'ordre avaient été « les victimes d'agressions violentes », selon les déclarations du chef de la police, Gianni De Gennaro. Il avait fallu recourir à la violence « pour répondre à la violence ». Les enquêtes sur

le sommet sanglant du G8 établissent cependant une autre version des faits. Des unités de police auraient frappé et donné des coups de pied sans raison, brutalement matraqué des manifestants pacifiques et lancé des grenades lacrymogènes sur d'inoffensifs passants.

Ce n'est pas seulement à l'école Pascoli, mais aussi dans les rues de Gênes et dans les cellules de la caserne Bolzaneto, où des manifestants furent épouvantablement maltraités, que l'Italie oublia qu'elle était un état de droit. Lors de certaines interventions, les représentants de l'ordre se conduisirent comme les sbires d'un dictateur du tiers monde. Amnesty International, l'organisation de soutien aux prisonniers, déclara après avoir questionné des témoins venant de 15 pays que « les droits de l'homme avaient été bafoués à Gênes à un point jamais atteint dans l'histoire récente de l'Europe ». Les enquêtes des magistrats viennent à l'appui de cette constatation.

Seul un groupe de protestataires antimondialisations parmi des milliers échappa régulièrement aux attaques des représentants de l'ordre : il s'agit d'un groupe international de casseurs que l'on appelle dans le jargon policier le « Black Block » et qui se mêle depuis quelques années à de nombreuses manifestations, quelle que soit leur objet. Les casseurs masqués et vêtus de noir ont brisé les vitrines et mis en pièces le mobilier de 34 banques, 126 magasins, 6 supermarchés, 9 bureaux de poste et selon le bilan officiel, incendié 226 voitures. Il est cependant étrange que, bien qu'ils se soient livrés à ces dégradations à quelques mètres seulement de policiers sur le pied de guerre, ceux-ci n'aient jamais pris les vandales du « Black Block » sur le fait.

Un autre fait bien étrange : aux groupes supposés être des agitateurs d'extrême gauche se mêlèrent par douzaines des casseurs d'extrême droite. La

police en était parfaitement informée. Dans un document interne, publié par la suite dans la presse, les autorités responsables de la sécurité exposent qu'avant le sommet du G8 des membres des groupes néo-nazis « Forza Nuova » et « Fronte Nazionale » se mêlaient aux groupes anarchistes afin de faire du tapage et discréditer les manifestants de gauche. Cette découverte n'eut apparemment pas de suite. Au contraire. Les amis politiques anglais furent invités par les casseurs italiens qui leur indiquèrent que la police génoise ne tenterait rien contre eux. « Nous allions pouvoir faire tout ce que nous voudrions » déclara « un nazi de Birmingham » à un journaliste en lui faisant part de cette merveilleuse promesse. Aux nazis du camp noir s'étaient joints de toute évidence des policiers. Une photo diffusée par l'organisateur de la manifestation Genoa Social Forum montre par exemple un groupe d'hommes sur des escaliers ce samedi sanglant vers 16 heures. Certains sont en civil et passent inaperçus, d'autres habillés de noir et armés de bâtons, l'un d'entre eux porte l'uniforme et un casque de police. Ils viennent de sortir en bonne intelligence d'une caserne de carabiniers.

La télévision italienne montra des scènes tournées en cachette dans lesquelles des militants anarchistes se retrouvèrent avec des policiers en uniforme, fumèrent une cigarette et bavardèrent au vu et au su de tout le monde avant de retourner dans la rue et aux bagarres. Le réalisateur Davide Ferrario, âgé de 46 ans, assure également avoir observé des rencontres entre policiers et individus masqués tels qu'on en trouve au sein du « Black Block ». Il a pu les filmer en partie avec une vidéo jusqu'à ce que la police le chasse. Un des prétendus combattants de rue se serait même accroché un insigne de police autour du cou, avant de rejoindre un groupe en uniforme.

Claudio Scajola, le ministre de l'Intérieur en fonctions à ce moment-là, a

toujours maintenu qu'une armée de 5 000 casseurs du « Black Block » avait mis Gênes en état de guerre. Mais maintenant les procureurs Anna Canepa et Andrea Canciani confirment après l'examen de centaines de photos et films vidéo et l'audition de centaines de témoins ce que de nombreux observateurs supposaient déjà : le noyau dur ne comptait pas plus de 200 personnes.

Certes ils ont pu détruire une partie de la ville et organiser dans les rues en flammes d'excitantes parades guerrières avec tambours et drapeaux sans être dérangés. La police est intervenue seulement après le retrait des troupes de casseurs. Alors elle a lancé des grenades lacrymogènes dans la foule et matraqué les manifestants restés dans la rue, dont un groupe de jeunes catholiques qui voulaient faire entendre à Gênes une critique de la mondialisation formulée par le pape Jean-Paul II.

La police ne fut pas la seule à se comporter de façon étrange, les activistes noirs en firent autant. Ils s'en prirent à d'autres manifestants, aux journalistes et contrairement à leurs attitudes et professions de foi accoutumées ne se contentèrent pas de mettre le feu à des voitures « de bonzes » mais aussi à des caisses cabossées appartenant à de pauvres gens.

Le plus étrange, c'est qu'ils n'essayèrent même pas de se rapprocher de la « zone rouge » interdite où les chefs d'État dinaient et discutaient. Les casseurs masqués menèrent leur tapage dans les faubourgs de la ville, offrant ainsi à la police des occasions bienvenues de commencer ici à s'attaquer aux dizaines de milliers de manifestants anti-mondialisation qui s'y trouvaient – et cela bien loin du secteur de sécurité. Hasard, incapacité ou stratégie ? Un vandale du « Black Block » âgé de 28 ans et venu de Nuremberg s'étonne lui-même, a posteriori, de la facilité qui lui fut laissée,

ainsi qu'à ses amis, de casser et mettre le feu. « Peut-être étions-nous des éléments d'un plan qui nous dépassait beaucoup », déclara-t-il songeur à la presse lors d'une interview.

Un autre point bien étrange est également la mort du manifestant Carlo Giuliani, âgé de 23 ans. Sur la Piazza Alimonda, au centre de la ville portuaire d'Italie du Nord, des manifestants violents s'en prirent sans ménagements à une jeep de carabinieri. L'un d'entre eux, Giuliani, ramassa un extincteur sur le sol, le souleva et fit mine de vouloir le lancer à travers la fenêtre arrière brisée du véhicule de police. C'est alors que le carabinier Mario Placanica, âgé de 20 ans, assis dans le véhicule, tira sur le jeune homme. Par peur et en état de légitime défense, dit-il. Carlo Giuliani tomba sur le sol, la tête saignant abondamment. La jeep, faisant soudainement marche arrière, écrasa le mourant. Ce qui semblait au début clairement établi par des photos et des films vidéo apparut au fil des enquêtes, de plus en plus contradictoire. Le jeune carabinier déclara lors du procès-verbal avoir tiré deux fois. On retrouva deux cartouches vides. Mais l'expertise balistique révéla que l'une d'elles ne correspondait pas à l'arme du jeune policier. Y a-t-il donc eu un autre tireur ?

Selon une expertise, Giuliani se trouvait à un mètre cinquante de la voiture et sur le côté lorsqu'il fut mortellement atteint. Une vidéo montre cependant clairement que Giuliani était plutôt à trois voire quatre mètres derrière la voiture. D'où venait l'extincteur ? De la jeep ? Comment la vitre arrière du véhicule a-t-elle été brisée ? De l'intérieur ou de l'extérieur ? Et pourquoi les douzaines d'officiers de police rangés en ordre de bataille avec matraques et boucliers à 50 mètres à peine de l'endroit où le véhicule de leurs collègues fut attaqué n'intervinrent-ils pas ?

Le problème est difficile à résoudre. Les policiers chargés de relever les

empreintes mirent deux jours à venir sur les lieux. Les services de voirie avaient été plus rapides. Ils avaient depuis longtemps effacé toute trace.

### **b. 2<sup>ème</sup> round**

Fausto Paravidino, extrait de *Gênes 01*, Acte II, L'Arche Éditeur p.93-94

- Dans la fameuse photo de Martinez publiée par tous les journaux du lendemain, on voit clairement l'incroyable Hulk (un mètre soixante-cinq) brandissant un extincteur contre le Defender encerclé.

- PUIS le coup de feu, etc., etc.

- Légitime défense.

- Bien des mois plus tard est publiée la même photo prise de profil plutôt que de derrière.

- Carlo Giuliani est à quatre mètres du Defender.

- Quatre mètres, c'est d'ici à là.

- D'après les positions des autres personnes présentes sur la place confrontées avec les autres photos et les prises de vue où l'on repère le coup de feu, c'est à cet instant que celui qui a tiré a décidé de le faire.

- Légitime défense.

- Sur une autre séquence photographique, on voit que le pistolet est pointé bien avant que Carlo s'avance de façon menaçante.

- Il est pointé contre un autre jeune. Celui-ci le voit et disparaît. Le pistolet demeure pointé.

- Carlo, à cet instant, est hors de portée de tir. Il ramasse l'extincteur, peut-être a-t-il vu le pistolet. Peut-être veut-il empêcher qu'il tire ?

- Deux coups de feu sont tirés, l'un atteint Carlo à la pommette, l'autre le mur d'une église.

- Carlo est à terre.

- La Land Rover des Carabinieri prétendent « coincée » redémarrer en

cinq secondes, fait marche arrière, écrase le corps de Carlo, passe la première, l'écrase une seconde fois, s'éloigne. Une diesel.

- Cavataio, le chauffeur de la Land Rover, est interrogé : on lui demande s'il n'a pas senti le corps de Carlo en manœuvrant. Il répond : « Je pensais que c'était des ordures. »

- On lui demande s'il n'a pas entendu les coups de feu. Il répond qu'il a seulement entendu les hurlements. Il n'a pas entendu les coups de feu.

### **c. Une volonté poétique et politique de sanctuariser l'événement**



Point de vue



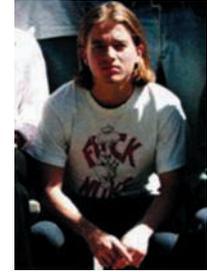
Robokapo



*Salo ou les 120 journées de Sodome*



piazza Carlo Giuliani



20 juillet 2001, date anniversaire



la banalité du mal



martyrologie



le témoin

#### **d. Coupe réglée**

Pier Paolo Pasolini, extrait de *Pylade*, Épisode 5 : «Pylade», traduit de l'italien par Titina Maselli et Michèle Fabien, Éditions Actes Sud, 1995.

[...]

Oreste  
Comment et quand la nouvelle révolution ?

Athéna  
Non, sur la nouvelle révolution  
je n'ajouterai rien  
à ce que je t'ai déjà dit :  
*c'est-à-dire qu'elle aura lieu  
et qu'à la réaliser, tu seras là, toi et ta ville.*  
Par contre, ce que je veux maintenant te prophétiser  
c'est ce qui arrivera *avant*.  
Et je te ferai cette prophétie à haute et intelligible voix  
pour que tu ne puisses jamais dire que tu ne l'as pas entendue !

Oreste  
Mais pourquoi tout ça ?

Athéna  
Parce que ce qui se passera avant cette révolution  
tu ne voudras pas t'en souvenir : et tu ne t'en souviendras pas.  
Mais qu'on ne puisse jamais dire – après que moi je te l'aurai dit –  
que tu ne le savais pas. Écoute-moi.

Oreste  
À ton regard clair et ardent

j'imagine que tu vas me dire des choses qui ne font pas mal...

Athéna  
J'ai le regard clair et ardent de celle qui sait,  
quoi qu'elle sache.  
Avec cet œil clair et ardent, je vois...

Oreste  
... quoi ? Que vois-tu ?

Athéna  
Un détail... Oui, je ne te décrirai  
qu'un détail du grand tableau...  
Le reste, tu pourras l'imaginer tout seul.

Oreste  
Mais pourquoi toutes ces réticences ?

Athéna  
Outre le fait d'aimer les calembours et la brillance,  
la raison est aussi vaniteuse : les faits  
ne doivent pas l'impliquer ; d'où : elle doit les traiter  
avec d'autant plus d'humour  
qu'ils sont plus atroces.

Écoute donc cette DESCRIPTION HUMORISTIQUE.

Dans un paysage de neige, entre des petites casemates  
entourées d'infranchissables barbelés,  
je vois une marmite qui bout, avec de la vapeur qui monte.  
Dans l'eau trouble, entre les nuages de fumée,  
je vois la forme d'un corps : ce n'est pas une bête,

un porcelet ou une brebis ; non, c'est un garçon,  
c'est un fils, nu ; ses membres  
ont été amputés, et ils flottent  
agités, ensemble et confondus dans l'eau.  
À présent sort un pied, le pied qui sauta gaiement  
dans les prés autour de la petite ville  
de montagne ou de plaine - avec ses camarades d'école ;  
à présent affleure une touffe de cheveux, bruns ou blonds,  
je ne sais pas, la couleur s'est perdue dans le rien ; à présent fait surface  
le membre, pas encore mûr, mais déjà puissant – pour dire  
que c'était ça, son pauvre mystère, l'assurance  
de sa virilité timide et mûre,  
si loin de la tombe !  
À présent, s'entrevoit son œil, un œil grand  
comme d'une autre race, beau d'une beauté  
pas étrange, mais profonde, l'œil  
dans lequel sa mère voyait passer la vie,  
dans tout son immense vertige (comme  
si c'était la première fois au monde) ;  
maintenant apparaît l'oreille, la petite oreille  
d'un habitant passager de la terre  
– qui de toute façon serait parti,  
comme un de ces animaux qui traversent le pré  
et l'herbe se referme intacte derrière eux.

Ces membres morts s'agitent dans la marmite,  
sur le couvercle sont gravés deux serpents  
géométriques, en croix.  
Absurde, non ?  
Mais il n'y a pas que mes yeux qui voient cela : il y a  
aussi mes narines qui sentent.  
Je sens l'odeur du feu mêlée à celle du blé :

et cette odeur  
se répand tout autour, sur vos maisons,  
dans vos cours, dans vos plaines,  
dans vos montagnes - dans l'air vide que le soleil  
envahit, encore, survivant,  
pur d'une pureté vaine, dans la mélancolie  
des aveuglantes éclipses où erraient les nomades...  
comme à l'aube d'une nouvelle préhistoire.

Oreste  
Que veut dire tout cela ?

Athéna  
Je te l'ai dit : je ne t'ai parlé  
que d'un seul détail.  
Si tu es connaisseur, si tu l'es, reconstitue  
toi-même la totalité du tableau. Avec aussi l'odorat  
– si tu le peux, si tu as assez d'imagination – puisque  
cette odeur de feu envahit le monde entier.

Oreste  
Ce sera donc un tableau grand comme le monde ?

Athéna  
Ce sera le monde lui-même.

Oreste  
Et comment pourra-t-on supporter tout cela ?

Athéna  
Non seulement on pourra le supporter,  
mais ensuite – j'ajoute – on pourra l'oublier.

Et moi, en fait, maintenant,  
dans la lumière rousse de cette soirée d'Argos,  
JE NE PROPHÉTISE PAS CETTE  
RÉVOLUTION DE DROITE ET CETTE GUERRE  
POUR QUI LA VIVRA  
MAIS POUR QUI L'OUBLIERA.

## II. UTOPIES : ENTRE VIRULENCE ET COMPOSITION

### 1. Hacktifs

#### a. Petite chronologie subjective de l'activiste contemporain

Établie par [www.hns-info.net](http://www.hns-info.net)

*Au cours de nos multiples débats, il nous est venu une idée un peu loufoque pour l'étendue (360°, 3D) de son sujet : produire une chronologie de l'activisme. Fruit d'un travail collectif reposant sur les singularités, subjectivités, cultures et histoires animant le collectif HNS-info, cette chronologie subjective, et loin de là exhaustive (espérons qu'il n'y ait pas d'erreurs), ne demande qu'à être complétée, mise à jour...*

**1965** Naissance du mouvement Provo à Amsterdam. Anars non-violents et provocateurs venus des milieux activistes, artistiques et intellos critiques, inventeurs du happening, ils sont les vrais précurseurs de la « culture jamming » dans le monde.

**1968** Pas mal d'événements cette année-là dans le monde. N'insistons pas, vos parents vous ont déjà rabâché les oreilles avec ça (ils ont tout inventé – même l'internet libre – et vous n'êtes que la pâle copie de ce qu'ils ont été, l'affaire est entendue).

**1971** Création de Greenpeace à Vancouver (Canada), une des premières grandes organisations d'activistes écolos (avec les américains d'Earth First !). Greenpeace dispose aujourd'hui de relais dans de nombreux pays<sup>2</sup>.

Première manif anti nucléaire en France à Bugey, premier comité anti nucléaire.

---

2. [www.greenpeace.org](http://www.greenpeace.org)

**1972** Auto-dissolution de l'Internationale Situationniste. Le mouvement qui fut l'âme créatrice de Mai 1968 sombre dans les querelles intestines. Guy Debord, auteur en 1967 de *La Société du spectacle* et figure centrale de l'I.S. se suicidera en 1994. Premier contre salon de l'environnement. Début du Larzac.

**1973** Naissance en Italie du mouvement de l'Autonomie. Contrairement à l'extrême gauche française, l'autonomie italienne se fonde sur une critique radicale de la valeur Travail et de l'État comme instrument de transformation de la société; le refus du travail et le « communisme immédiat » comme moteur de la lutte des classes. Elle incite au développement de grèves sauvages, d'occupations, de pratiques d'auto-réduction, d'expropriation et de réappropriation, voyant dans l'ouvrier social, la nouvelle subjectivité révolutionnaire.

« Une manifestation monstrueuse est initiée contre le projet Debré qui prévoit une augmentation du SERVICE MILITAIRE DE 12 à 18 MOIS à PARIS. Nous sommes en pleine période de lutte contre la guerre au Viet-Nam. Cette manifestation n'a pu être comptabilisée tellement elle réunissait de manifestants dont d'innombrables jeunes. Plus de 2 millions. Du départ « Gare de l'Est », en passant par République, Bastille jusqu'à Nation les boulevards sont pleins à craquer au point que la tête du cortège est à l'arrivée, alors que les postulants au départ sont encore coincés dans le métro dont les rames sont bloquées car il n'y a pas assez de place sur les quais pour les évacuer. Personnellement j'ai pris le début de cortège à Strasbourg-St-Denis pour remonter sur la « Gare de l'Est ». Ce vaste mouvement a engendré l'occupation du Larzac contre l'extension du camp militaire. Cet embryon de désobéissance civile a engendré la création de la « Conférence Paysanne » et la réquisition de terres inoccupées. »

Jean-Luc

*Contribution du 7 décembre 2004*

**1976** Appel du 18 joint en France, signé par de nombreux intellectuels, en faveur de la dépénalisation du cannabis et l'ouverture de centres d'information sur les substances psychotropes. Les Sex Pistols, formés à Londres l'année précédente, sortent leur premier « single » intitulé *Anarchy in UK*.

**1977** Explosion du mouvement punk en Grande-Bretagne. Année d'agitation politique et sociale sans précédent en Italie. Naissance de l'autonomie « désirante » (ou « créative ») qui privilégie les luttes se situant en dehors de la sphère strictement économique. En mars, c'est une véritable émeute insurrectionnelle qui se propage à Bologne sous la houlette des « indiens métropolitains » et de Radio Alice. Les chars de l'armée interviennent dans la ville pour mettre fin à la révolte étudiante. Immense rassemblement des antinucléaires français, allemands et italiens contre la construction du surgénérateur de Creys-Malville en Isère. Forte répression de l'État français avec grenades et gaz au chlore faisant un mort, Vital Michalon, et des blessés graves. Aux États-Unis, création en septembre du Billboard Liberation Front qui s'attaque aux affiches publicitaires par des détournements et des parodies<sup>3</sup>.

**1979** Sortie de *London calling*, l'album emblématique du groupe The Clash. Naissance du néoïsme à Montréal et à Baltimore, mouvement artistico-politique mégalo et délirant, maniant avec délices imposture et provocation<sup>4</sup>.

---

3. [www.billboardliberation.com](http://www.billboardliberation.com)

4. [www.neoism.net](http://www.neoism.net)

**1980** Publication de Mille Plateaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari aux Éditions de Minuit.

Mobilisation massive de la population et des antinucléaires contre le projet de construction d'une centrale nucléaire sur le site de la Pointe du Raz à Plogoff, en Bretagne. Le projet sera abandonné en 1981.

**1983** Premier concert suivi de près par la sortie de NADA premier disque du groupe punk français Bérurier Noir<sup>5</sup>. Les coups de rangos se multiplieront jusqu'en novembre 1989 où le groupe se suicidera, par trois fois, à l'Olympia au moment où d'autres coups cassaient le mur de Berlin.

**1984** Lancement du projet GNU (GNU is not UNIX) et création de la FSF<sup>6</sup> autour de Richard Stallman, du MIT de Boston. L'objectif est de développer un système d'exploitation entièrement libre, autorisant une totale liberté d'exécution, de copie, de modification (via un libre accès aux sources), et de redistribution de ces modifications (à condition de respecter ces libertés). La licence GPL formalise ces principes et sera reprises par de nombreux projets, dont celui du noyau Linux, et permettra l'essor d'un véritable mouvement autour du logiciel libre.

**1985** Les services secrets français sabordent le Rainbow Warrior, le bateau de Greenpeace, en baie d'Auckland et provoque la mort du photographe Fernando Pereira alors à bord. Le bateau s'apprêtait à partir pour Mururoa et Fangataufa pour protester contre les essais nucléaires français.

**1986** En France, les grèves dans les facs et les lycées mais aussi à la Sncf, voient des coordinations se former sous l'impulsion de la base pour

tenter de sortir des logiques de contrôle syndical.

**1987** Naissance du Critical Art Ensemble aux États-Unis, un collectif de 5 artistes explorant les liens entre art, théorie politique, technologie et activisme politique. Le CAE est considéré comme le groupe précurseur des mouvements média activistes et art activistes actuels. Durant l'été 2004 et en pleine hystérie anti-terroriste du gouvernement américain, Steve Kurtz a été arrêté par le FBI qui qualifie ses œuvres de « bio-terrorisme »<sup>7</sup>.

Création d'Act Up aux États-Unis pour sensibiliser l'opinion sur la faible implication des pouvoirs publics dans la lutte contre le SIDA et la discrimination à l'égard des gays et des lesbiennes.

Création de la Confédération paysanne.

**1988** Apparition des premières « raves » en Grande-Bretagne, à l'initiative des travellers, techno-hippies, héritiers plus ou moins lointains du mouvement punk des années 70. Répression policière croissante, notamment à Stonehenge, et adoption en 1994 d'une loi spéciale (Public Order Act) à l'encontre des « ravers » par le gouvernement Thatcher.

**1989** Naissance d'Adbusters à Vancouver (Canada) à l'initiative du documentariste Kalle Lasn. Cette association d'activistes d'inspiration post-situ investit le champ culturel en s'attaquant aux grandes marques et au « totalitarisme » publicitaire<sup>8</sup>. Adbusters est, entre autres, l'initiateur du « Buy nothing Day » (la journée sans achat). Présent aujourd'hui dans de nombreux pays de la planète, Adbusters est représenté en France par l'association Casseurs de pub<sup>9</sup> et par le groupe Guerriglia Marketing en Italie<sup>10</sup>.

5. <http://www.berurier-x-noir.org/>

6. Free Software Foundation, <http://www.gnu.org/>

7. [www.caefundefense.org](http://www.caefundefense.org)

8. [www.adbusters.org](http://www.adbusters.org)

9. [antipub.net](http://antipub.net)

10. [www.guerrigliamarketing.it](http://www.guerrigliamarketing.it)

**1991** Linus Torvalds lance le projet de noyau Linux, système libre d'exploitation pour PC qui s'oppose aux systèmes propriétaires du type Microsoft. Il révolutionne également le mode de développement logiciel, encourageant la coopération la plus large au projet, par l'accès public aux sources à travers l'Internet.

Parution de *TAZ (Zone Autonome Temporaire)* aux États-Unis. Écrit par le très mystérieux Hakim Bey, ce petit opuscule devient rapidement le livre de chevet de tous les hackers, anars et rebelles de la planète. Traduit en français en 1997 aux éditions L'Éclat, ce livre est sous « copyleft » et téléchargeable gratuitement sur de nombreux sites<sup>11</sup>.

Parution du *Cyborg Manifesto* de Donna Haraway, texte fondateur du cyberféminisme<sup>12</sup> qui revendique notamment les réseaux comme modèle d'organisation non-hiérarchique et invite à s'approprier le pouvoir transgressif des machines et des technologies.

Apparition aux États-Unis des premiers *Black Blocks*, lors des manifestations contre la guerre du Golfe. Appelés ainsi en référence aux Schwarz Bloc constitués dans les années 80 en Allemagne et en Suisse par des groupes autonomes protégeant les squats des attaques de la police ou des néonazis. Leur notoriété médiatique explose en 1999 lors des manif contre l'OMC à Seattle, puis à Göteborg et à Gênes en 2001. Les Blacks Blocs inscrivent aussi leurs actions localement, leurs luttes et leurs pratiques varient selon les groupes.

**1992** Naissance en septembre de *Critical Mass* à San Francisco. Des milliers de vélos bloquent la circulation dans la ville. Un phénomène qui touche aujourd'hui régulièrement plus de 300 villes dans le monde<sup>13</sup>. En

11. [www.lyber-eclat.net](http://www.lyber-eclat.net)

12. Traduction en français du manifeste sur : [cyberfeminismes.org](http://cyberfeminismes.org)

13. [www.critical-mass.org](http://www.critical-mass.org)

14. [www.velorution.free.fr](http://www.velorution.free.fr)

France, le mouvement correspondant s'appelle Vélorution<sup>14</sup>.

**1993** Débuts de Reclaim the Streets à Londres. Au départ, Reclaim the Streets n'était qu'un slogan. Il deviendra à partir de mai 1994, le nom du mouvement libertaire et festif anglais luttant contre les autoroutes urbaines et l'interdiction des free-parties et en faveur de la ré-appropriation de l'espace public. Durement réprimé après l'adoption de lois sécuritaires suite au 11 septembre 2001, RTS disparaît quelques années pour donner naissance à une multitude de groupes activistes associant art, happening et politique, comme le CIRCA15, les Vacuum Cleaner<sup>16</sup>, les Space Hijackers<sup>17</sup>...

**1994** Début de l'insurrection zapatiste dans le Chiapas au sud du Mexique. Une guérilla indigène contre le néo-libéralisme emmené par le sous-commandant Marcos, leader anonyme aux tirades prophétiques abhorrant pipe et cagoule, prenant les armes, non pas pour prendre le pouvoir mais pour réclamer « Démocratie, Liberté, Justice ». Le zapatisme influencera fortement la naissance du futur mouvement altermondialiste, Marcos étant rapidement promu « une de ses icônes ». Le mouvement zapatiste connaît son apogée en 2001, lors de leur marche sur Mexico.

**1995** Lancement du *Luther Blissett Project*. Initié par des héritiers de l'autonomie italienne, cette expérimentation activiste aux confins de l'art, de la politique et des médias aura des ramifications dans toute l'Europe. Happenings, hoaxes, détournements, pionniers de la culture jamming en Europe<sup>18</sup>.

15. Armée des clowns insurrectionnels, avec comme site de référence [www.clownarmy.org](http://www.clownarmy.org)

16. [www.thevacuumcleaner.co.uk](http://www.thevacuumcleaner.co.uk)

17. [www.spacehijackers.co.uk](http://www.spacehijackers.co.uk)

18. [www.lutherblissett.net](http://www.lutherblissett.net)

1<sup>er</sup> septembre, la France reprend les essais nucléaires à Mururoa et Fangataufa, des émeutes, très sévèrement réprimées, éclatent à l'aéroport de Papeete. De larges mobilisations internationales lancent un boycott des produits français, certains sièges de représentation française sont la cible d'action.

19 septembre publication par le *Washington Post* et le *New York Times* de l'intégrale du *Unabomber Manifesto* (35 000 mots !). Unabomber est le surnom donné par le FBI à Theodore Kaczynski, ex-universitaire, devenu éco-terroriste qui a envoyé de 1978 à 1995 des dizaines de lettres piégées à des crapules de la recherche scientifique, de la technologie et de l'industrie du fond de la forêt où il vivait en ermite et en quasi-autarcie. Il exigeait la publication de son manifeste écolo-radical dans la presse en échange de l'arrêt de ses attentats. Arrêté en 1996, il sera condamné en 1998 à la réclusion à perpétuité<sup>19</sup>.

**1996** Le 18 mars : 300 Africains de l'ouest (Mali, Sénégal, Guinée, Mauritanie) sortent de l'anonymat pour réclamer comme une évidence leur régularisation à l'État français. Là commence un conflit toujours en cours. En Allemagne, le réseau *Kein mensch ist illegal* va naître dans la foulée et notamment s'opposer aux expulsions massives. Aux Pays-Bas, le Autonomous Centrum met en place plusieurs campagnes de boycott en direction des compagnies aériennes qui mettent leurs avions à disposition pour expulser les sans papiers.

Été : première rencontre intergalactique au Chiapas.

Le 23 août, la police entre à coups de hache dans l'Église Saint-Bernard à Paris pour déloger le groupe de sans-papiers, en grève de la faim depuis le début juillet, qui réclament leur régularisation et occupent les locaux depuis deux mois.

19. [www.unabombertrial.com](http://www.unabombertrial.com)

**1997** Forte mobilisation, en France, en faveur des sans-papiers et contre le projet de loi Debré qui oblige les personnes hébergeant des visiteurs étrangers à déclarer à la préfecture le départ de ces visiteurs. 100 000 personnes répondent à un appel à la désobéissance civile et manifestent à Paris le 27 février.

Premiers arrachages de champs d'OGM situé dans le département de l'Isère. Arrestation de trois paysans dont : José Bové (dont c'est le début de l'ascension médiatique) et l'*ex-situ* René Riesel. Le mouvement de désobéissance civile contre les OGM bat son plein en 2004, avec plusieurs actions organisées à visage découvert par des centaines de personnes regroupées dans le collectif des « faucheurs volontaires ».

Le mouvement des chômeurs en France en 1997 va être un véritable tremplin pour la constitution de nombreux réseaux en Europe. En Italie, les *Tute Bianche* voient le jour dans plusieurs villes du Nord, à Rome, ils s'appelleront *Gli Invisibili*, à Naples *Sud Ribelle*. Tous les réseaux européens convergent à Amsterdam pour la première manifestation européenne contre le chômage et la précarité. Plus de trois mille italiens occupent deux trains et traversent l'Europe gratuitement et sans montrer leurs papiers... Arrestations massives d'activistes, la plus importante interpellation de manifestants en Hollande depuis 1966.

**1998** Le premier camp *No Border* voit le jour. À Trieste, la découverte d'un centre de rétention par les activistes des *centri sociali del Nordest* va donner lieu à la première grande mobilisation contre ces *camps de la honte*. Vêtus de combinaisons blanches, protégés par des boucliers et des casques, les trois mille manifestants réussissent à pénétrer en force dans le centre ; la société italienne découvre qu'en matière d'immigration le pays n'a rien à envier au reste de l'Europe...

**1999** Décembre : Contre-sommet de l'OMC à Seattle. Manifestations monstres et répression policière. Premier temps fort de l'opposition à la mondialisation économique et financière avec pour la première fois l'émergence de revendications environnementales fortes. Création pour l'occasion, d'*Indymedia*, devenu le plus grand réseau de sites alternatifs d'information en open-publishing dans le monde<sup>20</sup>.

La caravane « des indiens » dont des membres de *Via Campesina* et du *KRRS* (Inde) traverse l'Europe menant des actions de désobéissance civile pour le chiapas.

Création à Paris de *Tiqqun* groupe post-situationniste et de sa revue éponyme qualifiée d'organe de liaison au sein du Parti Imaginaire. Le groupe *Tiqqun* est l'auteur d'une petite bombe éditoriale intitulée *Premiers matériaux pour une théorie de la jeune fille* parue en 2002 aux éditions Mille et Une Nuits.

Démontage du Mac' Do de Millau.

**2000** Naissance à Bologne, sur les cendres de *Luther Blissett*, de *Wu Ming*, un groupe d'écriture collectif, associant narration, fiction, reportage et engagement politique. Publiés chez Einaudi en Italie et sur papier recyclé, c'est un phénomène de librairie. Dernier livre paru : *New Thing* de Wu Ming 1 en novembre 2004, reportage-fiction sur les liens étroits entre les inventeurs du free-jazz dans les années 60 et le mouvement des Black Panthers<sup>21</sup>.

Parution d'*Empire* de Toni Negri et Michael Hardt aux États-Unis. Édité en français dès 2001 (éditions Exils), c'est rapidement devenu le livre de référence d'une partie du mouvement altermondialiste et de certains réseaux de précaires de par le monde.

20. [www.indymedia.org](http://www.indymedia.org)

21. [www.wumingfoundation.org](http://www.wumingfoundation.org)

Jello Biafra, ex-chanteur des Dead Kennedys, pionniers du punk américain, prononce sa célèbre incantation en faveur des médias alternatifs « Don't hate the media, become the media ! » celle-ci deviendra le slogan d'*Indymedia* et de nombreux sites de contre-information sur le net

**2001** Parution de *No logo – La tyrannie des marques*, Naomi Klein, Éd. Actes Sud, juin 2001.

Lors des manifestations en marge du sommet de l'Union européenne en Suède à Göteborg, la police suédoise, débordée, tire à balles réelles sur les manifestants, blessant gravement au moins un jeune homme, les médias européens diffusent les images du manifestant à terre dans leurs journaux télévisés. Le lendemain, le premier ministre suédois parle de certains manifestants comme de « menaces sérieuses pour la Démocratie » avant de remercier la police.

Juillet : Énormes mobilisations contre le sommet hyper-vérouillé du G8 à Gênes. Face aux formes de protestation variées et organisées sur la base du regroupement affinitaire, la violence d'État s'abat sur la ville : le 20 juillet 2001, Carlo Giuliani meurt sous les balles des carabinieri, des milliers de manifestants subissent les charges et violences policières. Le 21, différentes parties du cortège de la manifestation subissent des charges des forces de l'ordre, la ville est en état de siège, les rondes et les rafles de tout passant sont organisées par les forces de l'ordre sous ordre du gouvernement et sans connaître de contestation parmi les 7 autres « saopards ». Dans la nuit du 21 au 22, les troupes spéciales de la police attaquent l'école Diaz et tabassent tous ses occupants. Des centaines de personnes sont incarcérées et nombre d'entre elles subiront insultes, violences et sévices. Plusieurs procès sont aujourd'hui en cours, contre des

manifestants mais aussi contre des représentants des forces de l'ordre et des personnels soignants ou non, ayant eux aussi participé aux violences sur des détenus lors des incarcérations.

**2002** Énorme mobilisation spontanée en France après le premier tour de l'élection présidentielle qui voit Jean-Marie Le Pen accéder au second tour. Création de nombreux collectifs (*Mouvement spontané, Champ Libre, ...*) qui marquent le début d'un fort renouveau activiste en France.

Camp international *No Border* à Strasbourg contre l'Europe de Schengen. Provocations, violences et répression policières contre les manifestants. Le FSE de Florence, un peu plus d'un an après les mobilisations du G8 de Gênes, avec une forte présence du *off*<sup>22</sup> et des actions contre la guerre en Irak. Plus d'un million de personnes défilèrent le 9 novembre dans les rues de Florence.

**2003** 15 février, manifestation internationale contre la guerre en Irak. Plus de 10 millions de personnes défilent à travers le monde. Durant plusieurs mois, des manifestations de protestations contre l'intervention militaire en Irak s'organisent à travers le monde y compris aux États-Unis. La répression policière et militaire est sévère notamment en Espagne ou en Grèce.

1<sup>er</sup> juin au petit matin : des activistes anti-globalisation réussissent, grâce à des opérations de blocages en Suisse et en France, à retarder de plusieurs heures la tenue de la réunion du G8 à Évian. L'après-midi des centaines de milliers de personnes manifestent de part et d'autre de la

frontière franco-suisse pour déclarer le G8 illégitime.

Été : mobilisations spectaculaires des intermittents du spectacle contre le projet de réforme de leur système d'assurance-chômage. Actions tout azimut contre les institutions et les médias avec notamment l'invasion, en direct, du plateau du JT de France 2, l'organisation de grèves durant les festivals de l'été qui entraînent l'annulation du festival d'Avignon, l'organisation de happening pendant le tournage de Star Académie avec la banderole « Éteignez vos téléés ».<sup>23</sup>

Août : rassemblement de 250 000 personnes sur le plateau du Larzac contre la marchandisation de la planète. Avec, en guest star, José Bové, sorti de prison quelques semaines auparavant.

Septembre : création de *Stopub*, mouvement, sans hiérarchie ni leader, contre l'abrutissement publicitaire et pour la réappropriation de l'espace public. En quelques mois, plusieurs milliers de partisans de l'action directe non-violente et festive détourneront les panneaux publicitaires dans toute la France, revendiquant leurs actions sous le curieux patronyme collectif de Robert Johnson<sup>24</sup>.

**2004** Parution de *Multitude. Guerre et Démocratie à l'âge de l'Empire*, de Michael Hardt et Toni Negri, édité en France par les éditions La Découverte.

Apparition en Italie de *San Precario* (Saint Précaire), le patron protecteur de tous les précaires, flexworkers et intermittents de la terre, à l'initiative des activistes milanais de *Chainworkers*. Ce sont les mêmes qui, depuis quatre ans, organisent l'*Euromayday* du 1er mai<sup>25</sup>.

Octobre : le Off du Forum Social Européen vole la vedette au In et c'est

22. Voir entre autres : [www.globalproject.info](http://www.globalproject.info) et [italy.indymedia.org](http://italy.indymedia.org)

23. [www.cip-idf.org](http://www.cip-idf.org)

24. [www.actionstopub.tk](http://www.actionstopub.tk)

25. Une manif festive qui a regroupé 70 000 participants cette année à Milan : [www.chainworkers.org](http://www.chainworkers.org)

tant mieux... Tenue à Londres du *Labofit* (Laboratoire de l'Imaginaire Insurrectionnel), organisé par les anars et les squatters de *The Wombles* avec la présence de groupes activistes du monde entier, pour critiquer la routine et l'institutionnalisation des Forums Sociaux<sup>26</sup>. *The Wombles* préparent actuellement, avec d'autres, des actions et manifs à l'occasion du prochain sommet du G8 qui se tendra en Écosse en Juillet 2005. Malgré les vastes mobilisations lors des élections américaines, élection de Bush.

### **b. La Zone d'Autonomie Temporaire**

Hakim Bey, *TAZ*, site [www.lyber-eclat.net](http://www.lyber-eclat.net)

En attendant la Révolution.

Comment se fait-il que « le monde chaviré » parvient toujours à se redresser ? Pourquoi la réaction suit-elle toujours la révolution, comme les saisons en enfer ?

Soulèvement, ou sa forme latine *insurrectio*, sont des mots employés par les historiens pour qualifier des révolutions manquées – des mouvements qui ne suivent pas la courbe prévue, la trajectoire approuvée par le consensus : révolution, réaction, trahison, l'état s'érige plus fort, et encore plus répressif – la roue tourne, l'histoire recommence encore et toujours : lourde botte éternellement posée sur le visage de l'humanité.

En ne se conformant pas à la courbe, le sous-lèvement suggère la possibilité d'un mouvement extérieur et au-delà de la spirale hégélienne de ce « progrès » qui n'est secrètement rien de plus qu'un cercle vicieux. *Surgo* – soulever, lever. *Insurgo* – se soulever, se lever. Une opération auto-référentielle. Un bootstrap. Un adieu à cette malheureuse parodie du cercle

26. [www.wombles.org.uk](http://www.wombles.org.uk)

27. *Up the pole & out the smokehole ...* Référence au chamanisme, surtout sibérien, où le chaman dans un état d'extase grimpe le mât de bois qui sert de support cen-

karmique, à cette futilité historique révolutionnaire. Le slogan « Révolution ! » est passé de tocsin à toxine, il est devenu un piège du destin, pseudo-gnostique et pernicieux, un cauchemar où nous avons beau combattre, nous n'échappons jamais au mauvais Éon, à cet État incube qui fait que, État après État, chaque « paradis » est administré par encore un nouvel ange de l'enfer.

Si l'Histoire EST le « Temps », comme elle le prétend, alors le soulèvement est un moment qui surgit de et en dehors du Temps, et viole la « loi » de l'Histoire. Si l'État est l'Histoire, comme il le prétend, alors l'insurrection est le moment interdit, la négation impardonnable de la dialectique – grimper au mât pour sortir par le trou du toit<sup>27</sup>, une manœuvre de chaman qui s'exécute selon un « angle impossible » dans notre univers.

L'Histoire dit que la Révolution atteint la « permanence », ou tout au moins une durée, alors que le soulèvement est « temporaire ». Dans ce sens, le soulèvement est comme une « expérience maximale », en opposition avec le standard de la conscience ou de l'expérience « ordinaire ». Les soulèvements, comme les festivals, ne peuvent être quotidiens – sans quoi ils ne seraient pas « non ordinaires ». Mais de tels moments donnent forme et sens à la totalité d'une vie. Le chaman revient – on ne peut rester sur le toit éternellement – mais les choses ont changé, des mouvements ou des intégrations ont eu lieu – une différence s'est faite.

Vous allez dire que ce n'est que le conseil du désespoir. Qu'en est-il alors du rêve anarchiste, de l'état sans État, de la Commune, de la zone autonome qui dure, d'une libre société, d'une libre culture ? Allons-nous abandonner cet espoir pour un quelconque acte gratuit existentialiste ? Le propos n'est pas de changer la conscience mais de changer le monde.

trai à la maison et sort sur le toit par le trou de la cheminée. Symboliquement c'est la façon de monter vers le monde des esprits.

J'accepte cette juste critique. Je ferai cependant deux commentaires : premièrement, la révolution n'a jamais abouti à la réalisation de ce rêve. La vision naît au moment du soulèvement – mais dès que la « Révolution » triomphe et que l'État revient, le rêve et l'idéal sont déjà trahis. Je n'ai pas abandonné l'espoir ou même l'attente d'un changement – mais je me méfie du mot Révolution. Deuxièmement, même si l'on remplace l'approche révolutionnaire par un concept d'insurrection s'épanouissant spontanément en culture anarchiste, notre situation historique particulière n'est pas propice à une si vaste entreprise. Un choc frontal avec l'État terminal, l'État de l'information méga-entrepreneurial, l'empire du Spectacle et de la Simulation, ne produirait absolument rien, si ce n'est quelques martyres futiles. Ses fusils sont tous pointés sur nous, et nos pauvres armes ne trouvent pour cible que l'hystérésis, la vacuité rigide, un Fantôme capable d'étouffer la moindre étincelle dans ses ectoplasmes d'information, une société de capitulation, réglée par l'image du Flic et l'œil absorbant de l'écran de télé.

Bref, nous ne cherchons pas à vendre la TAZ comme une fin exclusive en soi, qui remplacerait toutes les autres formes d'organisation, de tactiques et d'objectifs. Nous la recommandons parce qu'elle peut apporter une amélioration propre au soulèvement, sans nécessairement mener à la violence et au martyr. La TAZ est comme une insurrection sans engagement direct contre l'État, une opération de guérilla qui libère une zone (de terrain, de temps, d'imagination) puis se dissout, avant que l'État ne l'écrase, pour se reformer ailleurs dans le temps ou l'espace. Puisque l'État est davantage concerné par la Simulation que par la substance, la TAZ peut « occuper » ces zones clandestinement et poursuivre en paix relative ses objectifs festifs pendant quelque temps. Certaines petites TAZs ont peut-être duré des vies entières, parce qu'elles passaient inaperçues, comme les enclaves rurales *Hillbillies* au Sud des États-Unis – parce

qu'elles n'ont jamais croisé le champ du Spectacle, qu'elles ne se sont jamais risquées hors de cette vie réelle qui reste invisible aux agents de la Simulation.

Babylone prend ses abstractions pour des réalités ; la TAZ peut précisément exister dans cette marge d'erreur. Initier une TAZ peut impliquer des stratégies de violence et de défense, mais sa plus grande force réside dans son invisibilité – l'État ne peut pas la reconnaître parce que l'Histoire n'en a pas de définition. Dès que la TAZ est nommée (représentée, médiatisée), elle doit disparaître, elle va disparaître, laissant derrière elle une coquille vide, pour resurgir ailleurs, à nouveau invisible puisqu'indéfinissable dans les termes du Spectacle. À l'heure de l'État omniprésent, tout-puissant et en même temps lézardé de fissures et de vides, la TAZ est une tactique parfaite. Et parce qu'elle est un microcosme de ce « rêve anarchiste » d'une culture libre, elle est, selon moi, la meilleure tactique pour atteindre cet objectif, tout en faisant l'expérience de certains de ses bénéfiques ici et maintenant.

En résumé, le réalisme veut non seulement que nous cessions d'attendre la « Révolution », mais aussi que nous cessions de tendre vers elle, de la vouloir. « Soulèvement » – oui, aussi souvent que possible et même au risque de la violence. Le spasme de l'État Simulé sera « spectaculaire », mais dans la plupart des cas, la meilleure et la plus radicale des tactiques sera de refuser l'engagement dans une violence spectaculaire, de se retirer de l'aire de la simulation, de disparaître.

La TAZ est un campement d'ontologistes de la guérilla : frappez et fuyez. Déplacez la tribu entière, même s'il ne s'agit que de données sur le Réseau. La TAZ doit être capable de se défendre ; mais l'« attaque » et la « défense » devraient, si possible, éviter cette violence de l'État qui n'a désormais plus de sens. L'attaque doit porter sur les structures de contrôle, essentiellement sur les idées. La défense c'est « l'invisibilité » –

qui est un art martial –, et l'« invulnérabilité » – qui est un art occulte dans les arts martiaux. La « machine de guerre nomade » conquiert sans être remarquée et se déplace avant qu'on puisse en tracer la carte. En ce qui concerne l'avenir, seul l'autonome peut planifier, organiser, créer l'autonomie. C'est une opération de *bootstrap*. La première étape est une sorte de satori – prendre conscience que la TAZ commence par le simple acte d'en prendre conscience.

## 2. La démesure contemporaine

### a. Propos du metteur en scène Victor Gauthier-Martin

#### *Langue*

L'altermondialisation telle qu'elle se développe aujourd'hui et la représentation que nous en fait Fausto Paravidino dans *Gènes 01* introduisent la question générationnelle. La génération de 68 d'un côté et celle qu'on appelle X de l'autre. En quelques décennies, le rapport au langage a changé. Il me semble que les générations précédentes avaient foi en les mots et la puissance de leur sens. Il y avait des mots pour désigner des choses, ces mots avaient une puissance d'évocation, une puissance d'action. Des mots comme le bien et le mal, le vrai et le faux, le contingent et le nécessaire... portaient un sens clair. Aujourd'hui tout a explosé. Ces catégories se sont effondrées. Il m'apparaît à moi plus difficile de passer de la parole à l'acte. Le lien entre le dire et le faire est désormais rompu. La critique politique et sociale se dit dans les mêmes termes qu'auparavant mais le mode de perception et d'action est différent. Et cela est lié à un discours politique dominant déconnecté de la pensée et du fond. Je ne peux personnellement plus me suffire d'idées magiques – de consommation d'idées. Je suis de la génération de la désillusion qui a suivi de près une génération pleine d'utopies, d'illusions, de révolutions,

d'échecs rendus possibles. Autour de nous, le brouillage du langage et de l'identité s'étend. Faut-il adhérer à cette incertitude ?

#### *Identité = social-démocrate*

Alexis de Tocqueville décrivait déjà l'apathie des sociétés libérales dans lesquelles nous vivons. À la fois représentant de la vieille noblesse et penseur des transformations, il remet en cause l'idée même de démocratie comme source unique d'égalité et pointe ses contradictions :

1<sup>er</sup> danger en démocratie : la perte de la liberté individuelle écrasée par le principe de volonté générale

2<sup>e</sup> danger : l'ultralibéralisme – la prédominance de la concurrence généralisée – mettant en danger l'harmonie sociale...

Nous en sommes encore là, entre ces deux faces extrêmes de la démocratie, la liberté, l'égalité. Qu'en est-il de la fraternité ? Ne serait-ce pas le terme à reconsidérer, terme réconciliateur ? Un peu de solidarité comme équilibre. Ceux qui gagnent le plus partagent, ceux qui sont trop largement vainqueurs dans la compétition reversent.

#### *Utopies*

Politique : ce qui va à l'encontre des choses en place. Exemple : la conquête de droits nouveaux – son revers étant le maintien des acquis des générations précédentes. En occident aujourd'hui, la politique institutionnelle n'est plus que gestionnaire des conflits d'intérêt et quand elle le peut encore gardienne des droits acquis. Pertes et profits.

Le mouvement altermondialiste marque lui un retour inopiné du politique. Ce n'est pas un courant de pensée. C'est plutôt un mouvement de foule, traversé par des lignes de force perdues dans une masse hétéroclite. Son propos est de se situer hors de l'institution politique. Ainsi il invente, il va de l'avant. Le reproche le plus fréquent qui lui est fait, c'est son ca-

ractère chimérique, cette anticipation d'un autre monde, sa structure en creux. Mais dénoncer l'utopie, c'est dénoncer l'existence même, le mouvement de la pensée humaine, c'est faire prévaloir l'ordre sur l'esprit. Le mouvement altermondialiste s'est adapté à son contexte, il est non-organisable plutôt que non-pensable et s'attaque aux symboles mais pas au pouvoir lui-même. Militer, résister, une œuvre de l'ombre longue à venir où manifester, sert aussi à SE manifester et où mobilisation de masse se confond avec célébration dionysiaque du chaos.

#### *Nord-Sud : pensées confuses*

Quand je pense à la globalisation, à l'impossible partage des richesses, je me pose la question de ce que le monde aurait à gagner – et ce qu'il perdrait – si le confort dont nous jouissons dans nos sociétés était étendu à l'ensemble de la planète...

Prise de tête du serpent qui se mord la queue :

- L'altermondialisation reviendrait à vivre de la misère du monde pour donner un sens à son existence ?
- Plus nous besoin d'elle qu'elle de nous...
- Lutter pour un monde meilleur serait le meilleur service qu'on se rendrait à soi : aller chercher là-bas d'autres valeurs, un sens, afin de se rendre utile à quelque chose, combler le vide d'ici.

#### *Engagement*

La question du mort de Gênes (il s'appelait Carlo Gulliani) m'obsède. Des images volées le montrent à un moment traîné au sol par des manifestants voulant le secourir, et l'on voit ses clefs tomber de sa poche, il n'en n'aura plus jamais besoin. Initialement, il partait à la plage, et il avait changé d'avis, rejoignant un ami à la manifestation, puis sa mort. Victime d'un dérapage policier, ce jeune homme assassiné pour quelques belles

idées devient dans la pièce de Fausto Paravidino l'emblème involontaire d'une tragédie contemporaine. L'accident crée le mythe.

Choisir entre la plage et la manifestation anti-G8, c'est à l'image d'une génération qui hésite entre sauver sa peau et changer le monde. Qui peut rester lucide dans nos sociétés malades ? Qui s'investit encore, sur du long terme, pour faire changer les choses ?

Je n'ai jamais su agir avec conviction dans mes années de jeunesse, si ce n'est apprendre à composer avec le monde qui m'entoure et hésiter longtemps à m'engager pour des causes perdues d'avance. Si je manifeste, si je m'intéresse à la contestation, il me semble que c'est davantage par esprit critique, par envie d'essayer pour voir, que pour agir réellement.

Cette difficulté à s'engager dans des mouvements libérateurs, de lutte, est-elle la conséquence d'une autre difficulté, celle de vivre notre monde et ses réalités les plus basiques, ou provient-elle d'un manque de repère, de modèle à suivre pour commencer à agir ? Si nous trouvons la première marche – sans aide, tous seuls ? – peut-être pourrions-nous sauter...

#### **b. Corner : quelques minutes de réflexion**

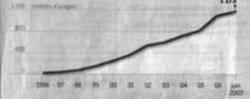
Fausto Paravidino, extrait de *Gênes 01*, Prologue, L'Arche Éditeur, p. 68-69

- Cela veut dire grosso modo : j'ai de l'argent, j'achète des matières premières auprès des pauvres, je les revends à ceux qui sont un petit peu plus riches, je deviens richissime.
- Les pauvres ne sont pas en position de comprendre et encore moins d'enrayer ce mécanisme.
- Ceux qui sont un petit peu plus riches essaient de l'aimer parce qu'ils se bercent dans le rêve selon lequel le libéralisme leur donne la liberté de devenir riches.
- Les riches contrôlent l'ignorance des pauvres, ils alimentent les espoirs des moyens de devenir riches, et ils prospèrent.

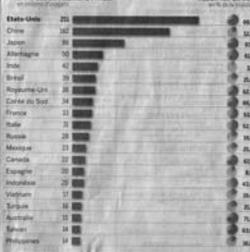


# 1,1 milliard d'internautes dans le monde

● EVOLUTION GLOBALE (en millions d'internautes)



● DANS LES 30 PREMIERS PAYS, LEUR IMPORTANCE



# Au moins treize pays censurent la Toile

**Syrie**  
Accès restreint aux sites d'opposition et de presse indépendante. Les sites gouvernementaux sont bloqués.

**Belarus**  
Blocage permanent des sites d'opposition.

**Turkmenistan**  
Nécessaire d'une licence pour accéder à la Toile.

**Uzbekistan**  
Blocage de la plupart des sites d'opposition.

**Chine**  
Filtrage de tous les sites jugés à caractère politique, religieux, sexuel ou contraire à l'ordre public.

**Corée du Nord**  
Nécessaire d'une licence pour accéder à Internet.

**Cuba**  
Censure des sites d'opposition et de presse indépendante.

**Vietnam**  
Nécessaire d'une licence pour accéder à Internet.

**Tunisie**  
Censure des sites d'opposition et de presse indépendante.

**Egypte**  
Nécessaire d'une licence pour accéder à Internet.

**Soudan**  
Censure des sites d'opposition et de presse indépendante.

**Iran**  
Nécessaire d'une licence pour accéder à Internet.

**Brunei**  
Nécessaire d'une licence pour accéder à Internet.

de manifestations. Après des semaines sans la voir sur place, comment ne pas être surpris par un tel retour en scène ? C'est une revanche ou peut-être une opportunité de se faire connaître au-delà de son pays ? C'est une revanche ou peut-être une opportunité de se faire connaître au-delà de son pays ? C'est une revanche ou peut-être une opportunité de se faire connaître au-delà de son pays ?

Le gouvernement tunisien a activement encouragé l'adhésion à la Toile. Cependant, les restrictions de la Toile ont été levées. Les restrictions de la Toile ont été levées.

## Vietnam

**Une récente vague de procès**  
L'ancien ministre de l'Éducation et de la Formation, Nguyen The Vinh, a été condamné à la prison à vie pour avoir détourné des fonds publics.

## Aux Etats-Unis, pression accrue contre les entreprises complices

**Des nouvelles inquiétantes**  
Le gouvernement américain a activement encouragé l'adhésion à la Toile. Cependant, les restrictions de la Toile ont été levées. Les restrictions de la Toile ont été levées. Les restrictions de la Toile ont été levées.

## Guinée

**Des convictions pénales**  
Le tribunal militaire de Conakry a condamné à la prison à vie plusieurs militaires impliqués dans des violences.

## Espagne contre l'Arabie

**Un ultimatum**  
Le gouvernement espagnol a demandé à l'Arabie saoudite de retirer ses troupes du Yémen.

# Le journal intime d'Eillen, une Hollandaise engagée volontaire dans les rangs de la guérilla colombienne

Sur la photo, Eillen est ravissante. « Je suis comme un poisson dans l'eau. La jungle est ma maison », écrit-elle dans son journal. Mais cette jeune Hollandaise, enrôlée depuis plus de quatre ans dans les Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC, extrême gauche), dit aussi sa désillusion. « Qu'est-ce que c'est que cette organisation où les uns ont de l'argent, des cigarettes et des douceurs, et les autres n'ont que le droit de se faire engueuler ? », s'interroge-t-elle.

De son écriture nette et bien rangée, Eillen raconte son quotidien et ses humeurs changeantes. Elle dit ses envies de cornet de frites « à Groningue, Amsterdam ou Utrecht », l'attente de l'hélicoptère à abattre « qui s'arrivé pas » « la rebelle aux gros seins qui sème la pagaille » et dont « le chef dit que c'est le gouvernement qui l'a envoyée pour déstabiliser le haut commandement ».

Lorsque la force de déploiement rapide de son unité a été envoyée dans le sud du pays, le 18 juillet, Eillen et ses camarades se baignaient dans une rivière. Les femmes ont pris la fuite, nues ou presque, dans les marigots. Leur chef, Carlos Antonio Lozada, a déclaré que, lui aussi. Son ordinateur portable contenait, selon l'armée, « des informations très précieuses », parmi lesquelles une vidéo où Eillen apparaît.

Le quotidien *El Tiempo* a publié, dimanche 2 septembre, de larges extraits des carnets de la jeune femme, tombés aux mains de l'armée.

« Sortir-je jamais de cette jungle ? » Eillen révèle ses amours passagères avec des guérilleros. Elle s'exaspère de l'arrogance, de l'hypocrisie et du sadisme des commandants. Elle raille l'obéissance aveugle et les punitions : « J'ai plein d'amendes. »

Dans son journal, la jeune fille se pose des questions : « Est-ce que j'ai pris la bonne décision ? Est-ce que j'aurais été heureuse, si j'étais restée en Hollande ? Est-ce que je sortirai jamais de cette jungle ? »

« Eillen », c'est son nom de guerre. Personne ne connaît son identité. L'ambassade des Pays-Bas à Bogota ignorait son existence. « Maintenant que les journaux hollandais ont publié sa photo, ses parents vont probablement se manifester », explique la journaliste Judith Bodeya, qui a tenté de reconstituer l'histoire d'Eillen. La jeune femme serait venue pour la première fois en Colombie en 2000, à l'époque où les guérilleros des FARC, engagés dans un processus de paix, occupent le sud du pays. Fascinée par la guérilla, elle aurait, deux ans plus tard, pris le maquis.

« Il n'y a que maman qui m'ait écrit de temps en temps une lettre de reproches », se plaignait Eillen le 26 juillet 2006. Sa mère a, semble-t-il, fait le voyage. Mais la visite n'a rien arrangé. « Air contraindre, les choses ont empire », note Eillen, que la colère de sa famille attriste.

« Mais entre deux moments de découragement, ses convictions reprennent le dessus. « Je suis heureuse ici, c'est sûr, affirme-t-elle. Les FARC sont ma famille. Je ne veux pas m'en aller. Je veux juste marcher, rire, combattre et cuisiner, sans me compliquer la vie. Je préfèrerais être dans une unité de combat. »

La dernière phrase du journal date du 17 juillet. Eillen vante « cette expérience très intéressante que personne ne pourra m'ôter ».

MARIE DELCAS (BOGOTA, CORRESPONDANTE)

## b. L'art des répartitions

Michel Foucault, « Discipline. Les corps dociles – L'art des répartitions », in *Surveiller et punir*, Éditions Gallimard, 1975

La discipline procède d'abord à la répartition des individus dans l'espace. Pour cela, elle met en œuvre plusieurs techniques.

1. La discipline parfois exige la clôture, la spécification d'un lieu hétérogène à tous les autres et fermé sur lui-même. Lieu protégé de la monotonie disciplinaire. Il y a eu<sup>28</sup> le grand « renfermement » des vagabonds et des misérables; il y en a eu d'autres plus discrets, mais insidieux et effaçables. Collèges: le modèle du couvent peu à peu s'impose; l'internat apparaît comme le régime d'éducation sinon le plus fréquent, du moins le plus parfait; il devient obligatoire à Louis-le-Grand quand, après le départ des Jésuites, on en fait un collège modèle. Casernes: il faut fixer l'armée, cette masse vagabonde; empêcher le pillage et les violences; apaiser les habitants qui supportent mal les troupes de passage; éviter les conflits avec les autorités civiles; arrêter les désertions; contrôler les dépenses.

[...]

2. Mais le principe de « clôture » n'est ni constant, ni indispensable, ni suffisant dans les appareils disciplinaires. Ceux-ci travaillent l'espace d'une manière beaucoup plus souple et plus fine. Et d'abord selon le principe de la localisation élémentaire et du quadrillage. À chaque individu, sa place; et en chaque emplacement un individu. Éviter les distributions par groupes; décomposer les implantations collectives; analyser les pluralités confuses, massives ou fuyantes. L'espace disciplinaire tend à se diviser en autant de parcelles qu'il y a de corps ou d'éléments à répartir. Il faut annuler les effets des répartitions indévisibles, la disparition incon-

trôlée des individus, leur circulation diffuse, leur coagulation inutilisable et dangereuse; tactique d'antidésertion, d'antivagabondage, d'antiagglomération. Il s'agit d'établir les présences et les absences, de savoir où et comment retrouver les individus, d'instaurer les communications utiles, d'interrompre les autres, de pouvoir à chaque instant surveiller la conduite de chacun, l'apprécier, la sanctionner, mesurer les qualités ou les mérites. Procédure donc, pour connaître, pour maîtriser et pour utiliser. La discipline organise un espace analytique.

[...]

4. [...] Les disciplines en organisant « les cellules », les « places » et les « rangs » fabriquent des espaces complexes: à la fois architecturaux, fonctionnels et hiérarchiques. Ce sont des espaces qui assurent la fixation et permettent la circulation; ils découpent des segments individuels et établissent des liaisons opératoires; ils marquent des places et indiquent des valeurs; ils garantissent l'obéissance des individus, mais aussi une meilleure économie du temps et des gestes. Ce sont des espaces mixtes: réels puisqu'ils régissent la disposition de bâtiments, de salles, de mobiliers, mais idéaux, puisque se projettent sur cet aménagement des caractérisations, des estimations, des hiérarchies. La première des grandes opérations de la discipline, c'est donc la constitution de « tableaux vivants » qui transforment les multitudes confuses, inutiles ou dangereuses en multiplicités ordonnées. La constitution de « tableaux » a été un des grands problèmes de la technologie scientifique, politique et économique du XVIII<sup>e</sup> siècle: aménager des jardins de plantes et d'animaux, et bâtir en même temps des classifications rationnelles des êtres vivants; observer contrôler, régulariser la circulation de la marchandise et de la monnaie et construire par là même un tableau économique qui puisse valoir comme principe d'enrichissement; inspecter les hommes, constater

28. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle (NDLR).

leur présence et leur absence, et constituer un registre général et permanent des forces armées ; répartir les malades, les séparer les uns des autres, diviser avec soin l'espace hospitalier et faire un classement systématiques des maladies : autant d'opérations jumelles où les deux constituants – distribution et analyse, contrôle et intelligibilité – sont solidaires l'une de l'autre. Le tableau au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est à la fois une technique de pouvoir et une procédure de savoir. Il s'agit d'organiser le multiple, de se donner un instrument pour le parcourir et le maîtriser ; il s'agit de lui imposer un « ordre ».

### III. DE LA MESURE À LA SURVEILLANCE, AU CAMP

#### 1. La donne du réel

##### a. Passion du réel et montage du semblant

Alain Badiou, extrait de *Le Siècle*, Éditions du Seuil, 2005

[...]

Le siècle déploie le motif de l'efficacité de la méconnaissance, alors que le positivisme du XIX<sup>e</sup> affirmait la puissance de la connaissance. Contre l'optimisme cognitif du positivisme, le XX<sup>e</sup> siècle découvre et met en scène l'extraordinaire puissance de l'ignorance, de ce que Lacan nomme à juste titre « la puissance de l'ignorance ».

Pensée comme mise en œuvre par le semblant de sa propre distance au réel, la distanciation<sup>29</sup> peut être tenue pour un axiome de l'art du siècle, et singulièrement de l'art d'« avant-garde ». Il s'agit de faire fiction de la puissance de la fiction, de tenir pour réelle l'efficacité du semblant. C'est une raison pour lesquelles l'art du XX<sup>e</sup> siècle est un art réflexif, un art qui veut montrer son processus, idéaliser visiblement sa matérialité. Montrer l'écart entre le factice et le réel devient l'enjeu principal de la facticité. Pour les marxistes il est clair qu'une classe dominante a besoin d'une idéologie de la domination, et non pas seulement de la domination. Si l'art est la rencontre d'un réel par les moyens exhibés du factice, alors l'art est partout, puisque toute l'expérience humaine est traversée par l'écart entre la domination et l'idéologie dominante, entre le réel et son semblant. Partout il y a exercice et expérience de cet écart. C'est la raison

---

29. Qui serait chez Brecht la technique de démontage des liens intimes et nécessaires qui unissent le réel à son vrai principe, le semblant, et serait pour les marxistes le propre de l'idéologie en tant que mise en scène des figures de la représentation où la violence des rapports sociaux est masquée (NDLR).

pour laquelle le *XX*<sup>e</sup> siècle propose des gestes artistiques antérieurement impossibles, ou présente comme art ce qui n'était antérieurement que du déchet. Ces gestes, ces présentations, attestent l'omniprésence de l'art, pour autant que le geste artistique revient à une effraction du semblant, donnant à voir, à l'état brut, l'écart du réel.

Un grand inventeur sur ce point, et d'autant plus qu'il est entièrement étranger au marxisme, voire tributaire des pires représentations bourgeoises, familles refermées, adultères et salons, est Pirandello. La thèse essentielle de Pirandello est que la réversibilité du réel et du semblant est la seule voie d'accès artistique au réel. Pirandello présente l'ensemble de son théâtre sous un titre particulièrement suggestif : « Masques nus ». Le réel, le nu, c'est ce qui se donne à même le masque, à même le semblant.

La force de la théâtralisation de cette thèse est qu'elle se fait dans un contexte subjectif d'une rare violence. Un passage très caractéristique en est la fin d'Henri IV, à mon avis une des plus fortes pièces de Pirandello<sup>30</sup> où il introduit une remarquable didascalie, que je vous cite : « Henri IV qui est resté en scène les yeux écarquillés, terrifié par la force de vie de sa propre fiction, qui en un instant l'a entraîné jusqu'au crime ». Bien qu'elle fasse état de la force de vie de la fiction, et donc de ce qui en fait une puissance réelle, cette didascalie n'est pas entièrement décidable. Elle dit seulement qu'une force transite par une fiction. Mais une fiction est une forme. On dira donc que toute force n'est localisable, ou effective, que par une forme qui cependant ne peut décider du sens. C'est pourquoi il faut soutenir que c'est exactement l'énergie du réel qui se présente comme masque.

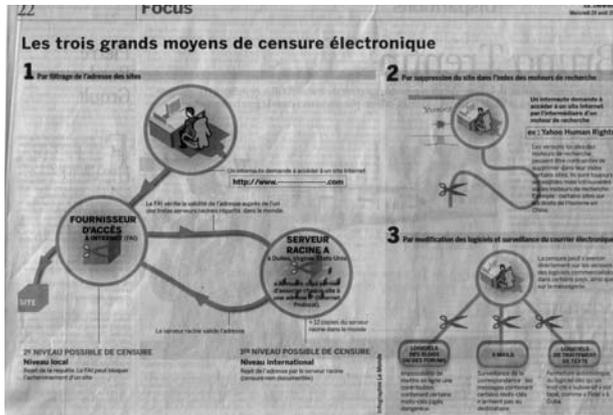
Les formes terrifiantes de cette thèse n'ont pas manqué dans le siècle, et

il faut citer, en tout premier lieu, la mise en scène par Staline et son groupe des procès de Moscou, à la fin des années 30. Après tout, avec ces procès, il s'agit purement et simplement de tuer des gens, de liquider une partie importante de l'establishment communiste. Nous sommes dans la pure violence réelle. La « vieille garde bolchevique », comme dit Trotski, qui en est l'emblème, et qui sera lui-même assassiné, doit être anéantie. Quelle nécessité y a-t-il à monter des procès où on va faire raconter à des victimes désignées, et le plus souvent résignées, des choses tout à fait invraisemblables ? Que des gens comme Zinoviev ou Boukharine ont été toute leur vie des espions japonais, des créatures d'Hitler, des stipendiés de la contre-révolution, et ainsi de suite, qui peut le croire, et quelle est la finalité de ce semblant énorme ? On peut faire des hypothèses rationnelles sur la nécessité, aux yeux de Staline, de liquider tous ces gens. On peut tenter de reconstruire la scène politique des grandes purges. Il est beaucoup plus difficile d'établir la nécessité des procès, et d'autant plus qu'après tout, nombre de hauts responsables, en particulier militaires, ont été liquidés dans les caves des services secrets sans la moindre prestation publique. Car ces procès sont de pures fictions théâtrales. Les accusés eux-mêmes, préparés avec soin, y compris par la torture, doivent se conformer à un rôle, dont les répliques ont été discutées et comme écrites dans les coulisses policières du régime.

---

30. Résumé consultable dans l'ouvrage (NDLR).





## 2. La permanence de l'état d'exception

### a. Corner – Disparition des règles : le temps de la stupeur

Fausto Paravidino, extrait de *Gênes 01*, Acte IV, L'Arche Éditeur, p. 107

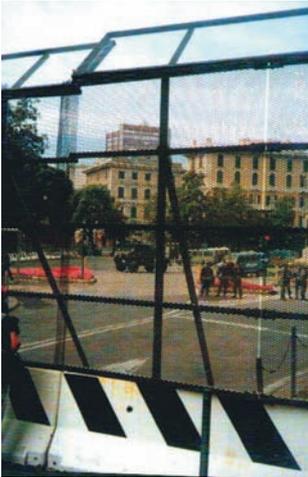
- La caserne de Police de Bolzaneto est située non loin de Gênes, sur les collines.
- C'est là qu'on a emmené les manifestants arrêtés à l'école Diaz.
- Depuis le début du G8, six cents manifestants sont passés par là avant d'être remis en liberté ou transférés vers des prisons proches.
- Là, il n'y a plus les caméras de télévision comme vendredi.
- Il n'y a plus les témoins qui se trouvaient devant l'école Diaz.
- Là, on ne peut rien voir.
- On ne peut rien reconstituer.
- Nous possédons seulement les témoignages de ceux qui y étaient.
- Là, au cours de la garde à vue, la Police chantait et faisait chanter aux détenus : Un, deux, trois, vive Pinochet. Quatre, cinq, six, mort aux juifs. Sept, huit, neuf, rien à foutre du petit négro.
- Les témoignages des détenus de Bolzaneto rappellent en effet beaucoup le Chili de Pinochet.

### b. Le camp

G. Agamben, extrait de « Qu'est-ce qu'un camp ? » in *Moyens sans fins, notes sur la politique*, Éditions Payot & Rivages, 2002

[...]

3. Il faut réfléchir au statut paradoxal du camp en tant qu'espace d'exception : c'est un bout de territoire qui est placé en dehors du système juridique normal, mais qui, pour autant, n'est pas simplement un espace extérieur. Ce qui exclut en lui est, selon le sens étymologique du terme



exception (*ex capere*), pris au dehors, inclus grâce à leur exclusion même. Mais ce qui, de cette façon, est avant tout capturé dans le système, c'est l'état d'exception lui-même. Le camp est la structure dans laquelle se réalise durablement l'état d'exception. Hannah Arendt a remarqué autrefois que dans les camps apparaît très clairement le principe qui régit la domination totalitaire et que le sens commun se refuse obstinément à admettre, c'est-à-dire le principe selon lequel « tout est possible ». Parce que les camps constituent, dans le sens que l'on a vu, un espace d'exception où la loi est intégralement suspendue, tout y est vraiment possible. Si l'on ne comprend pas cette structure juridico-politique particulière des camps, dont la vocation est justement de réaliser d'une manière durable l'exception, l'incroyable qui s'y est produit reste tout à fait incompréhensible. Celui qui entrait dans le camp évoluait dans une zone d'indistinction entre extérieur et intérieur, exception et règle, licite et illicite, où toute protection juridique était inexistante; en outre s'il était juif, il avait déjà été privé par les lois de Nuremberg de ses droits de citoyen et, par la suite, au moment de la « solution finale », complètement dénaturalisé. Par le fait même que ses habitants ont été dépouillés de tout statut politique et réduits intégralement à la vie nue, le camp est aussi l'espace biopolitique le plus absolu qui ait jamais été réalisé, où le pouvoir n'a en face de lui que la pure vie biologique sans aucune médiation. Ainsi, le camp est le paradigme même de l'espace politique au moment où la politique devient biopolitique et où l'homo sacer se confond virtuellement avec le citoyen. La bonne question devant les horreurs commises n'est pas celle qui demande hypocritement comment il a été possible d'accomplir des crimes aussi atroces envers des êtres humains. Il serait plus honnête et surtout plus utile de chercher au moyen de quelles procédures juridiques et de quels dispositifs politiques des êtres humains ont pu être si totalement privés de leurs droits et de leurs prérogatives, au point que

le fait de commettre à leur égard n'importe quel acte n'apparût plus comme un crime (en effet, à ce point, tout était devenu possible). [...]

5. La naissance du camp apparaît comme un événement qui marque de façon décisive l'espace politique de la modernité. Celle-ci se produit au moment où le système politique de l'État-nation moderne, qui se fondait sur le rapport fonctionnel entre une certaine localisation (le territoire) et un ordre juridique déterminé (l'État), mis en relation par des règles automatiques d'inscription de la vie (la naissance ou nation), entre dans une crise durable et où l'État décide d'assumer directement, en plus de ses propres tâches, la charge de la vie biologique de la nation... L'état d'exception, qui était essentiellement une suspension temporelle du système, devient maintenant un ordre spatial nouveau et stable, habité par cette vie nue qui, de plus en plus, ne parvient pas à s'inscrire dans le système. L'éloignement croissant entre la naissance (la vie nue) et l'État-nation est le fait nouveau de la politique de notre époque et ce que nous appelons camp est cet écart. À un système sans localisation (l'état d'exception, dans lequel la loi a été suspendue) correspond maintenant une localisation sans système (le camp, comme espace permanent d'exception). Le système politique n'organise plus formes de vie et normes juridiques dans un espace déterminé, mais il contient en lui-même une localisation disloquante qui le dépasse, dans laquelle toute forme de vie et toute norme peuvent virtuellement être prises. Le camp comme localisation disloquante est la matrice secrète de la politique dans laquelle nous vivons toujours, que nous devons apprendre à reconnaître à travers toutes ses métamorphoses, dans les zones d'attente de nos aéroports comme dans les banlieues de nos villes....

### 3. No comment

Plainte de Vincent, victime de tortures à la caserne Bolzaneto, site [www.aarrg.org](http://www.aarrg.org)

#### *Nuit au centre de détention de Bolzaneto*

C'était le vendredi 20 juillet, il devait être à peu près quinze heures. J'étais sur la Piazza Manin avec les manifestants qui, comme moi, participaient à la *Pink March*, marche pacifique. Quelques dizaines de militants, vraisemblablement des *Black Blocks*, sont alors arrivés sur la place, marchant au pas en forme de défilé. Chacun s'est écarté pour les laisser passer. Plusieurs minutes après, j'ai entendu des cris, senti les gaz lacrymogènes, tout le monde s'est mis à courir. C'était la police (j'emploierai les termes de « police » et de « policier » à titre générique, faute de pouvoir précisément définir à quel corps appartiennent les forces de l'ordre qui interviennent dans mon histoire) qui chargeait. Les manifestants de la *Pink March* se sont retrouvés totalement dispersés. Je me suis retrouvé avec une quinzaine d'amis dans une ruelle, cherchant à fuir ce que l'on supposait être un lieu d'affrontement entre police et *Black Blocks*. Un groupe d'une vingtaine de policiers casqués et armés de matraques est arrivé dans la ruelle. Ne sachant par où aller, on a levé les bras en l'air et on s'est tous assis en signe de non-violence. Les policiers ont couru jusqu'à nous et, sans sommation, sans rien nous dire, se sont mis à nous matraquer. J'entendais des cris, « stop », « arrêtez », mais les coups continuaient. Au bout de quelques minutes, comme j'étais à une extrémité du groupe, ils m'en ont extrait, m'ont jeté dans un coin à deux ou trois mètres et, là, se sont acharnés sur moi. Ils étaient peut-être quatre ou cinq, ils me donnaient des coups de pieds, des coups de matraques, visant d'abord la tête mais aussi le corps et les membres. Profitant d'un moment de répit, je me suis levé tout titubant en disant « calme, calme ». Ils m'ont

alors traîné jusqu'au groupe de mes amis immobiles et serrés les uns contre les autres et, d'un signe, m'ont donné l'ordre de me coucher à côté d'eux, ce que j'ai fait. L'un des policiers a continué à me matraquer, un autre à me donner quelques coups de pieds. Et puis ils sont partis. On s'est alors relevé. Deux de mes amis m'aidaient à tenir debout. J'avais la tête en sang, du sang dégoulinait sur mes habits et sur ceux de l'amie contre laquelle j'étais couché pendant la charge. J'avais aussi le front enflé sur la partie gauche. Une autre fille de notre groupe, Leslie, saignait de la tête. On a marché quelques mètres vers une plus grande artère. Une ambulance italienne qui passait s'est fait arrêter par mes amis. J'y suis monté avec Leslie, celle-ci étant accompagnée de Gwendal, un autre manifestant de la *Pink March* qui n'avait pas été blessé. À l'hôpital, j'ai été rapidement pris en charge par plusieurs médecins. L'un m'a d'abord désinfecté les plaies puis recousu le crâne avec trois points de suture. Un autre m'a ensuite fait une radio de la tête avant de me dire qu'il n'y avait pas de problème. Un autre m'a enfin fait comprendre que je pourrais repartir après avoir rempli quelques formalités avec la police. Celle-ci avait installé un bureau dans le hall d'entrée de l'hôpital. Un policier est arrivé et m'a emmené dans une petite salle proche du hall d'entrée. J'y étais vite rejoint par une jeune allemande au bras plâtré qui disait s'être fait casser le bras à coups de matraque par la police alors qu'elle participait à la *Pink March*. Elle a demandé à voir un avocat et à sortir immédiatement de l'hôpital. Le policier qui nous gardait a refusé de la laisser sortir mais a fait venir de l'extérieur deux personnes, vraisemblablement les avocats demandés, les seuls que j'ai vus pendant ces vingt-quatre heures. Ils parlaient italien, l'un maîtrisant quelques rudiments d'anglais. La rencontre a vite tourné court, peut-être deux ou trois minutes sans qu'ils prennent notre identité, puis ils sont partis. D'après ce que j'avais compris, nous devons accepter de délivrer notre identité précise à la police, suite à quoi

nous pourrions sortir de l'hôpital. Nous avons donc continué à attendre. D'autres blessés ont rejoint la petite salle gardée, parmi lesquels Leslie, toujours accompagnée de Gwendal. Nous étions peut-être sept. C'est alors que d'autres policiers sont arrivés. Deux se sont emparés de moi, l'un à mes côtés qui a pris ma radio, l'autre derrière qui me maintenait les poignets dans mon dos en les levant vers la nuque jusqu'à me faire mal. Ils allaient très vite. Dès qu'on est sorti dans la cour de l'hôpital, un policier a dit à la policière qui me tenait quelque chose que je ne compris pas. Une caméra filmaient. Elle m'a relâché les poignets avant de les reprendre à l'identique, une fois passée la caméra. Des voitures de police attendaient à la sortie de l'hôpital. Elle m'a fait monter dans l'une d'entre elles et, en compagnie de son collègue, est montée à l'avant. Une vitre plastifiée me séparait d'eux. Je voyais à travers la fenêtre mes compagnons d'hôpital subir le même sort que moi. Le cortège de voitures de police, une petite dizaine, s'est élancé dans la ville. On a pris l'autoroute direction « Milano » et, au bout de plusieurs minutes, on est sorti à Bolzaneto. C'est là qu'on est rentré dans la cour d'un poste de police. D'après l'heure que j'avais demandée avant de quitter l'hôpital, il devait être entre cinq et six heures. Je me suis retrouvé dans la cour avec les autres compagnons de l'hôpital. Un policier m'a demandé mon identité. Un autre a regardé le rapport médical succinct qui accompagnait la radio de l'hôpital avant de faire un signe d'acquiescement à d'autres policiers. Ceux-ci m'ont alors emmené dans un bâtiment. J'ai traversé un couloir avec, sur la gauche, trois ou quatre salles éclairées au néon avec des barreaux aux fenêtres et dans laquelle j'aperçus des policiers et, alignés contre le mur, des jeunes gens. Ils me menèrent jusqu'à la dernière de ces salles. À l'intérieur se trouvaient une quinzaine de jeunes gens, certains blessés avec, à leurs pieds, ce que je supposais être une radio d'hôpital, les autres apparemment indemnes physiquement. J'arrivais pour ma part avec le

crâne recousu et le front endolori. Certains des jeunes gens avaient des menottes en plastique derrière le dos, les autres étaient face et mains contre le mur. C'est cette deuxième position qu'on me fit adopter en me projetant violemment contre le mur tout en me donnant des coups de pieds. Un policier me vida les poches dans laquelle se trouvaient mon porte-monnaie avec une carte d'identité française, une carte bleue, de l'argent et des chèques français, une montre et des bouts de papiers, l'un comportant notamment un numéro d'avocat du GSF. Tout fut mis dans l'enveloppe qui contenait la radio de l'hôpital et mis à mes pieds. Alors a commencé dans cette salle une longue attente que j'ai pu évaluer rétrospectivement et de manière approximative à cinq heures. Comme mes compagnons de cellule, je devais rester dans la même position sans bouger ni regarder autour de moi. J'avais très soif, je me sentais faible, à cause de ma blessure, aussi parce que je n'avais rien mangé depuis le matin. Des pas venaient et partaient, s'approchaient régulièrement de moi avant que ne tombent des coups de pieds et de poings, dans le dos et les jambes essentiellement. Des mains, de temps en temps, me saisissaient brusquement pour changer légèrement la position, en levant plus ou moins mes bras ou en écartant plus ou moins mes jambes, le tout accompagné de coups et d'injonctions en italien. D'autres mains me saisissaient parfois la tête pour claquer contre le mur mon front endolori. Le mur était blanc et j'y voyais des traces de mon sang s'y déposer. Entre les coups et, laissant les yeux tourner de gauche à droite, je voyais mes compagnons de cellules subir le même sort. L'un d'entre eux, muni de menottes en plastique se les faisait régulièrement resserrer. De temps en temps, un policier entraînait en appelant un nom et l'un d'entre nous sortait. Il arrivait aussi que de nouveaux jeunes gens arrivent. J'ai demandé au bout d'un certain temps, en français et en anglais, si je ne pouvais pas voir un avocat. Aucune réponse n'est venue. Et les coups ont ensuite re-

pris de manière ponctuelle. Au bout de peut-être deux heures, un policier m'a saisi par la nuque et m'a montré à deux policiers qui venaient manifestement d'entrer. Ceux-ci, après m'avoir examiné quelques secondes, ont secoué la tête en signe de négation et ma tête fut ramenée au mur. Peu de temps après, un homme, vraisemblablement médecin, a demandé de me retourner. Il portait un grand tablier et un stéthoscope autour du cou. Il a regardé ma tête, m'a demandé en anglais si je ne voulais pas dormir – j'ai compris « évanouir » – et, par signe, si je ne voulais pas vomir. Je lui ai fait comprendre que je me sentais faible. Il est sorti. Deux policiers se sont approchés de moi en riant et m'ont touché le front en me demandant en anglais ce que j'avais. Je leur ai répondu que j'avais été frappé par des policiers. L'un des deux m'a alors pris par l'épaule en criant : « By a policeman Impossible ! You've fallen on the floor, OK ? » Je me suis retourné vers le mur sans rien dire. Le médecin est vite revenu pour appliquer contre mon front une compresse glacée avant de me plaquer à nouveau tête et front contre le mur. L'attente a repris, toujours ponctuée de coups. Peut-être une heure à deux heures plus tard, alors que la salle me semblait se vider peu à peu, j'ai entendu une voix de femme me dire en anglais de m'asseoir. C'était une policière accompagnée d'un collègue. Elle a fait asseoir chacun d'entre nous. J'ai regardé autour de moi. Nous n'étions plus qu'une petite dizaine dont Gwendal que j'apercevais seulement. J'ai vu qu'il faisait nuit. J'ai demandé à la femme en anglais si je pouvais être assisté d'un avocat. Elle a souri en me faisant signe de garder le silence. Peut-être trente à quarante minutes plus tard, plusieurs policiers sont entrés en criant des choses que je ne comprenais pas, je me suis senti soulevé et plaqué la tête contre le mur. Plusieurs coups de pieds ont suivi. Ça recommençait comme avant. Pour moi, cela n'a pas duré longtemps. J'ai entendu au bout de quelques dizaines de minutes mon nom. Je me suis retourné. Un policier m'a fait signe de le suivre. J'ai

voulu ramasser l'enveloppe dans laquelle se trouvaient mes affaires mais il m'a pris par le bras. J'ai désigné l'enveloppe en disant « document, paper » mais il m'a emmené dehors. Il était d'allure robuste, parlait calmement sans élever le ton de la voix, possédait des rudiments de français et d'anglais. Il n'allait pas me lâcher jusqu'à ce que je sorte du poste de police. Il devait être près de minuit. Il m'emmena vers un autre bâtiment. Plusieurs jeunes gens, peut-être trois, étaient à l'extérieur, tête contre le mur. Il me fit prendre la même position, à leurs côtés. Il s'est approché près de moi en me disant : « merde de français, tu vas souffrir ». « Pourquoi ? » j'ai demandé. Il m'a répondu : « tu es français, tu as frappé Gènes, je veux que tu souffres ». J'ai dit que j'étais dans des groupes pacifistes mais il m'a frappé le front en disant : « je vois ». Et à nouveau il a répété, « merde de français, tu vas souffrir ». Il a alors pris d'une main mon bras gauche, juste au-dessus du coude, s'est mis à le malaxer, à le tordre comme s'il voulait disjoindre le biceps du reste du bras. Je criai. Il me lâcha, me ramena en arrière en disant : « ne crie pas » et me projeta violemment contre le mur. Il recommença le même geste, je gémissais faiblement et de plus en plus fort jusqu'à ce que le cri sorte. Un autre policier en civil me décrocha alors des coups de pieds dans le tibia tandis que lui répétait : « il ne faut pas crier ». Ce jeu continua longtemps sans discontinuité, peut-être une à deux heures. Régulièrement, quand ma respiration devenait heurtée, il s'arrêtait quelques minutes pour que je puisse reprendre haleine. Il lui arrivait aussi de me poser des questions en italien et, comme je répondais que je ne comprenais pas l'italien, me donner coups de pieds et de poings dans les jambes, les côtes et le dos. Et, toujours, les torsions de bras recommençaient. Il m'a ensuite emmené à l'intérieur du bâtiment dans un couloir où étaient alignés une petite dizaine de jeunes gens. L'un d'entre eux, torse nu, avait sur le dos des marques de coups profondément marqués dans la chair. Je remarquais

aussi une jeune fille aux pieds desquels se trouvait vraisemblablement une enveloppe de l'hôpital avec une radio. Je fus mis tête contre le mur. J'entendais des cris et des gémissements dans les salles voisines. Cela dura peut-être un quart d'heure. Le policier qui s'occupait de moi me prit alors par le bras pour m'emmener dans une salle devant un policier en civil très corpulent et au crâne rasé. Il y avait derrière lui une machine à écrire. Il demanda d'où je venais, l'autre lui dit que je venais de la France. Il s'est mis alors à crier dans mes oreilles qu'il ne parlait pas le français, c'est ce que j'ai compris, et à me bousculer vers le dehors. Le policier qui s'occupait de moi m'a alors replacé dehors et a repris les torsions de bras. Je criai brusquement : « pourquoi ? », il dit quelque chose que je ne compris pas avant de continuer, tandis qu'un autre répondait à mes cris par des coups de pieds dans le tibia ou en me claquant la tête contre le mur. Un médecin a ensuite interrompu le jeu pour examiner ma tête. Il m'a demandé en anglais si je voulais dormir, si j'avais vomi, peut-être était-ce le même que la fois précédente. Je ne me rappelle pas avoir répondu quoi que ce soit. Il m'a donné une nouvelle compresse glacée pour me l'appliquer contre le front. Quelques minutes plus tard, le policier m'a emmené vers un autre couloir dans lequel se trouvait une soixantaine de policiers. Il a crié en italien, d'après ce que je compris, « voilà un personnage illustre ! » Ils se sont mis à rire, je devais avoir la tête déformée. Tout en reprenant les torsions de bras, il m'a baladé de part et d'autre du couloir entre deux rangées de policiers pour que ceux-ci me donnent des coups de pieds et des coups de poings. Nous avons ainsi fait deux ou trois allers et retours dans le couloir, cela n'a pas duré cinq minutes. Le policier m'a ensuite ramené à l'endroit d'où je venais juste. Après une courte attente, il m'a emmené dans une grande salle dans laquelle opéraient plusieurs groupes de policiers, de jeunes dactylographes, d'hommes habillés de blouse blanche, avec plusieurs types d'appareils. J'aperçus Leslie et la

jeune allemande au bras cassé qui attendaient. Le policier m'a emmené dans un coin pour qu'on me prenne les empreintes digitales. D'une main, il continuait les torsions de bras, de l'autre, il mangeait un sandwich. Un homme en blouse blanche me prenait en même temps la main laissée libre pour y prendre mes empreintes, tout en discutant tranquillement avec le policier qui s'occupait de moi. Une jeune dactylographe regardait la scène en souriant. Les empreintes de chacun de mes doigts furent prises. On me prit ensuite en photo, face et profil, à plusieurs reprises. Chaque séquence était ponctuée de pauses. Le policier qui ne me lâchait pas le bras me fit ensuite asseoir devant un bureau autour duquel se trouvaient d'autres policiers. C'était toujours dans la même grande salle. Un de ces policiers me présenta trois fiches blanches en haut desquelles se trouvaient ce que je supposai être mes empreintes digitales. Il me tendit un stylo en me demandant de signer. Je demandai « pourquoi ? » Le policier qui s'occupait de moi me tordit le bras puis m'expliqua en français qu'il s'agissait de mes fiches et qu'il fallait qu'elles portent mon nom. Je pris les trois fiches blanches et y apposai mes nom et prénom au bas. Un autre policier me présenta ensuite une feuille portant un texte dactylographié en italien. Ce texte comportait trois espaces remplis manuscrits, le premier avec mon nom et les deux autres avec des horaires, 23h30 crus-je lire pour le dernier. Le policier qui s'occupait de moi me demanda de signer au bas de la page. Je dis que je ne lisais pas l'italien. Le policier me tordit le bras en me disant qu'il fallait signer si je voulais partir. J'essayais de lire le texte mais je ne parvenais pas à me concentrer. Je lui dis que je voulais comprendre le texte. Il me dit que je n'irais pas en prison, que je serais libre si je signais. Je lui dis que je voulais bien signer pourvu qu'il me traduise le texte. Il prit alors la feuille et dit quelques phrases en français dont je saisis mal le sens. D'après ce que je comprenais, c'était une déclaration selon laquelle j'étais arrivé à telle heure au poste de police

et ressorti à telle autre. Je signai. Le policier m'a alors emmené dehors pour me conduire vers le porche d'entrée du poste de police. Il y avait une longue allée à parcourir. Un autre policier m'accompagnait en me faisant au bras droit les torsions à la base du biceps, les mêmes que m'avaient faites au bras gauche pendant plusieurs heures le policier qui s'occupait de moi. Celui-ci continuait de me tordre le bras gauche tout en marchant à mon rythme. Les deux policiers m'injuriaient, « merde, merde », tout en riant et en discutant entre eux. D'après ce que je comprenais, ils semblaient tester le degré de résistance à la douleur de mes deux bras. Au bout de l'allée, le porche s'ouvrit et ils me lâchèrent. Le policier qui s'occupait de moi m'a pris par l'épaule et m'a dit : « Regarde-moi. Je suis à Genova demain. Si je te vois à Genova, je t'arrête ». Il m'a ensuite dit de rejoindre la ville à pieds en m'indiquant la mauvaise direction. Je suis parti. D'après un groupe d'italiens que j'ai croisé quelques dizaines de minutes plus tard, il devait être alors à peu près trois heures du matin.

## IV. NOTRE TRAGÉDIE EST ENCORE À JOUER

### 1. Une tragédie inversée

#### a. Là où l'un devient multiple...

Fausto Paravidino, extrait de *Gênes 01*, Introduction, L'Arche Éditeur, p. 63-64

- Quand sur ma carte d'identité on lit « né à Gênes », on me demande maintenant avec un mélange de compassion et de colère : « Tu y étais ? »
- Je n'y étais pas.
- Moi, si.
- Je sais. Gênes était une ville et malgré tout elle l'est encore, mais en plus elle est devenue un lieu de l'esprit. Elle représente d'autres choses. L'autocélébration du pouvoir. Sa contestation qui se manifeste. La tragédie qui couvre et découvre toute chose. Comme lieu de la tragédie, elle est au niveau de Thèbes, mais la tragédie est dans le présent, elle ne peut pas encore être célébrée comme métaphore et cela implique qu'elle doit être de bout en bout réécrite jour après jour.
- « La tragédie n'a pas besoin de se représenter, parce qu'elle est. »
- Les protagonistes des journées de Gênes, ses héros ne peuvent pas encore devenir des personnages, ils sont encore des personnes. Ce sont donc les personnes qui doivent parler. Ceci est un récit au présent de personnes réelles. Des amis, des journalistes. On a déjà écrit tant de livres et fait tant de films sur Gênes. Ils commencent tous de la même façon : ceci n'entend pas...
- ... être une reconstitution fidèle des événements de Gênes, mais une chronique de ce que j'ai pu observer personnellement...
- D'habitude, ils commencent par le prologue.

### c. ...et le multiple unifié

René Girard, extrait de « Œdipe et la victime émissaire »,  
in *La Violence et le Sacré*, Éditions Bernard Grasset, 1972

L'accusation qui va désormais passer pour « vraie » ne se distingue en rien de celles qui vont désormais passer pour « fausses » à ceci près qu'aucune voix<sup>31</sup> ne s'élève plus pour contredire qui que ce soit. Une version particulière des événements réussit à s'imposer ; elle perd son caractère polémique pour devenir la vérité du mythe, le mythe lui-même. La fixation mythique doit se définir comme un phénomène d'unanimité. Là où deux, trois, mille accusations symétriques et inverses se croisaient, une seule l'emporte et autour d'elle tout se tait. L'antagonisme de chacun contre chacun fait place à l'union de tous contre un seul.

Quel est ce miracle ? Comment l'unité de la communauté, complètement défaite par la crise sacrificielle peut-elle soudainement se refaire ? Nous sommes au paroxysme de la crise ; les circonstances paraissent aussi défavorables que possible à ce renversement soudain. Il est impossible de trouver deux hommes qui s'entendent sur quoi que ce soit ; chacun s'efforce de se débarrasser du fardeau collectif sur le dos de son frère ennemi. Dans la communauté tout entière embrasée, un chaos indescriptible semble régner. Aucun fil conducteur ne relie, semble-t-il, tous les conflits, toutes les haines, toutes les fascinations particulières.

En cet instant où tout paraît perdu, où le non-sens triomphe dans l'infinie diversité des sens contradictoires, la solution est au contraire toute proche ; la cité entière va basculer d'un seul élan dans l'unanimité violente qui va la libérer.

D'où vient cette unanimité mystérieuse ? Dans la crise sacrificielle, les antagonistes se croient tous séparés par une différence formidable. En

réalité, toutes les différences s'effacent peu à peu. Partout c'est le même désir, la même haine, la même stratégie, la même illusion de différence formidable dans l'uniformité toujours plus complète. À mesure que la crise s'exaspère, les membres de la communauté deviennent tous les jumeaux de la violence. Nous dirons nous-mêmes qu'ils sont les doubles les uns des autres.

Dans la littérature romantique, dans la théorie animiste du religieux primitif et dans la psychiatrie moderne, le terme de double désigne toujours un phénomène essentiellement imaginaire et irréel. Il n'en va pas de même ici. Bien que le rapport des doubles comporte des aspects hallucinatoires, il n'a rien d'imaginaire ; pas plus que la symétrie tragique dont il est l'expression parfaite.

Si la violence uniformise réellement les hommes, si chacun devient le double ou le « jumeau » de son antagoniste, si tous les doubles sont les mêmes, n'importe lequel d'entre eux peut devenir, à n'importe quel moment, le double de tous les autres, c'est-à-dire l'objet d'une fascination et d'une haine universelles. Une seule victime peut se substituer à toutes les victimes potentielles, à tous les frères ennemis que chacun s'efforce d'expulser, c'est-à-dire à tous les hommes sans exception, à l'intérieur de la communauté. Pour que le soupçon de chacun contre chacun devienne la conviction de tous contre un seul, rien ou presque n'est nécessaire. L'indice le plus dérisoire, la présomption la plus infime va se communiquer des uns aux autres à une vitesse vertigineuse et se transformer presque instantanément en une preuve irréfutable. La conviction fait boue de neige, chacun déduisant la sienne de celle des autres sous l'effet d'une mimesis quasi instantanée. La ferme croyance de tous n'exige pas d'autre vérification que l'unanimité irrésistible de sa propre déraison.

---

31. Dans la Thèbes de l'*Œdipe Roi* de Sophocle (NDLR).

L'universalisation des doubles, l'effacement complet des différences qui exaspère les haines mais les rend parfaitement interchangeables, constitue la condition nécessaire et suffisante de l'unanimité violente. Pour que l'ordre puisse renaître il faut d'abord que le désordre arrive à son comble, pour que les mythes puissent se recomposer il faut d'abord qu'ils soient entièrement décomposés.

Là où quelques instants plus tôt il y avait mille conflits particuliers, mille couples de frères ennemis isolés les uns des autres, il y a de nouveau une communauté, tout entière une dans la haine que lui inspire un de ses membres seulement. Toutes les rancunes éparpillées sur mille individus différents, toutes les haines divergentes vont désormais converger vers un individu unique, la victime émissaire.

## 2. Les forces en action

### a. Récit de Pierre Dubreuil

Interview réalisée par la Compagnie Microsystème, dans le cadre d'une performance donnée en juillet 2007, à l'invitation du festival « À contre-courant » de la CCAS.

**Victor** : Toi tu es vraiment rentré dans le feu de l'action tout de suite...

**Pierre** : Ah ouais tout de suite. Et puis c'est parti. Ouais enfin bon moi j'étais pieds-nus en signe, ouais déjà il faisait chaud, mais en signe de non-violence aussi ouais. Il y a des gens qui faisaient de la musique, heu, ça restait bon enfant. Et là on a commencé à trainer dans la ville et à voir des trucs cramés, des voitures cassées, des échafaudages par terre. On passe devant les premiers policiers qui sont en ligne. Et l'ami qui était avec moi il aimait prendre des photos de trucs un peu dévastés et tout,

et ça avait l'air de l'exciter et tout, je lui fais « mais non mais c'est nul, c'est nul, pourquoi tu veux montrer ça ? c'est pas ça qui est important ». Et donc on s'est séparé là-dessus parce qu'on n'était pas d'accord. Je me rappelle plus trop mais les policiers en fait ils veulent pas que tu passes à un endroit, il faut que tu fasses le tour, et là tu sens qu'ils veulent t'emmerder quoi. Et donc là on avance, c'est l'après-midi, il doit être 13h-14h, je tombe sur le Pink Block. De toutes les couleurs, c'est drôle, y a des drapeaux, en train de faire de la musique et tout. Pour moi c'est mon truc quoi : danser, chanter. Donc ben je vais avec eux, on se balade et on sent qu'il y a des affrontements, on voit des trucs cassés, des choses qui flambe, et nous on est là au milieu, tu sais un peu euh... ben nous on tient à notre façon de s'exprimer, et en fait à un moment donné, parce qu'on marche avec deux mecs sur le boulevard, et il y en a un qui est un peu rasé là comme Gandhi. Et il avait un truc, c'était marrant comme quelque chose d'un peu indien tu vois, sur la tête, et je lui fais tiens tu me fais penser à Gandhi. C'était marrant hihi. Bon, nous on se balade, et là à un moment ça pète. On entend des voitures, enfin des moteurs qui explosent, un gros nuage de fumée, l'hélicoptère qui arrive. Alors c'était sur un gros boulevard et là y a plein de voitures avec des camionnettes. Et en fait c'est les flics qui arrivent pour intervenir quoi. Et moi je sais pas, je vois les flics s'amener là, je...je enfin, j'aime pas les conflits quoi, enfin j'ai du mal à m'engueuler avec quelqu'un, je vais toujours fuir ce qui est conflictuel. J'aime pas euh la violence ça me fait... Tu vois à chaque fois que je vois des gens qui se battent je m'interpose, même si des fois je me prends des coups. Et là quand je vois cette file de camions qui arrive, j'avais un drapeau je le refile à un pote et en fait je repense à l'image de la place Tien an men, le gars qui se met devant les chars, et en fait je me mets devant la file de camions qui arrive et je m'interpose tu vois ? Et en fait c'est fort quoi, mais à un moment donné j'ai eu peur mais en fait euh

j'étais persuadé que le mec dans le camion il allait pas m'écraser. Donc il s'est arrêté mais il était emmerdé parce qu'il y avait 10 camions derrière. Donc il se rapproche et tout et je me retrouve avec les mains sur le capot et tout, il avance un peu par vroum vroum... Type petit à-coup par petit à-coup et finalement je le laisse passer, et puis je me remets derrière sur d'autres camions, je me remets devant, ça recontinue, on pousse on pousse. Et alors on recommence encore, et là y a des mecs sur le toit qui commencent à nous foutre des coups de matraque. Bon ben donc moi là je retourne voir mon pote et là il me fait heu « ouais putain, t'as pas peur de mourir toi ! ». Et moi là je lui ai répondu « non je sentais que c'était pas l'heure ». Hihi. Ouais en fait j'étais dans un état...

#### **b. Le combat de *verita e giustizia***

Script du DVD *Ordine Pubblico*, produit par Supporto Legale, association de soutien aux victimes du G8 de Gênes.

Depuis 3 ans le G8 de Gênes se réécrit dans les salles du tribunal. Il y a 3 procédures principales en cours :

- une pour l'irruption de la police dans l'école Diaz Pertini, pour laquelle sont imputés 28 fonctionnaires de la sécurité publique,
- celle pour les tortures infligées à environ 300 personnes à la caserne de Bolzaneto avec 45 inculpés, agents et fonctionnaires de la police d'État, police pénitentiaire, Carabiniers et personnel médical,
- et enfin, celle contre 25 manifestants accusés de dévastation et saccage, délit qui peut conduire à une peine de prison allant de 8 à 15 ans.

Au cours du procès deux reconstructions ont vu le jour : celle du parquet a porté sur les actions individuelles que les 25 prévenus auraient commises en connivence, mettant en crise l'ordre public. Alors que celle des avocats

de la défense a utilisé les mêmes documents que le parquet pour arriver à des conclusions opposées, montrant comment l'ordre public a été en réalité mis en crise par les forces de l'ordre elle-même qui ont provoqué par des charges injustifiées les épisodes plus dramatiques de ces journées.

#### **Ordre public au G8 de Gênes, juillet 2001.**

Le Palazzo Ducale est choisi comme siège du sommet du G8, au coeur du centre ville.

Autour de lui, est définie la zone rouge, qui interdit l'accès aux personnes non autorisées, et la zone jaune où sont postées la plupart des forces de l'ordre.

La zone rouge est fermée de grilles de fer hautes de 5 m et l'accès n'est possible qu'à travers quelques check points réservés aux résidents munis de pass délivrés par la préfecture de police.

Les gares sont fermées sauf celle de Brignole qui fonctionne seulement pour les trains spéciaux. Les péages d'autoroute, le port et l'aéroport sont fermés. Des batteries anti-aériennes sont installées contre de possibles attaques terroristes.

Le traité de Schengen est suspendu, qui prévoit la libre circulation des personnes à travers les frontières des pays de la Communauté européenne. Les autorités publiques conseillent au Gênois de fermer les commerces et de quitter la ville. 15.000 éléments des forces de l'ordre et de l'armée sont employés sur tout le territoire à la défense de la zone rouge.

La préfecture peut compter sur les images à haute définition transmises en direct des nombreux hélicoptères de la police et des Carabiniers et sur

les caméras de circulation gérées pour l'occasion par le commandement provincial des Carabiniers de Forte San Giuliano.

Le contre-sommet est annoncé depuis longtemps. Le Genoa Social Forum a été créé, une coordination à laquelle adhèrent plus de 1 000 organisations venues pour manifester pendant le G8. Le centre média est installé à l'école Diaz Pascoli, un espace d'information et restauration à la place Kennedy, un espace débat à Punta Vagno et différents points d'accueil pour héberger les nombreux manifestants qui arrivent à Gênes dès le lundi 16 juillet.

Les manifestations organisées par le Genoa Social Forum sont :

- jeudi 19 : le cortège des migrants, qui s'est déroulé sans incidents,
- vendredi 20 : les actions directes à l'occasion de l'ouverture du sommet,
- samedi 21 juillet : le cortège international qui vient clore les journées du contre sommet.

La préfecture autorise ces manifestations et assigne à chacune d'elles un responsable de la force publique pour en garantir le bon déroulement.

Les actions directes du Genoa Social Forum sont :

- 2 cortèges : celui du syndicat de base C.U.B. et le cortège de la désobéissance,
- 5 places thématiques : place Manin, place Da Novi, place Dante, Portello et Boccadasse appelées aussi des « Tutte Bianche ».

*Ce film veut reconstruire les faits relatifs aux 2 manifestations autorisées du 20 juillet : la place thématique de Manin et le cortège des Tutte Bianche.*

Le matin du vendredi 20 juillet 2001, des milliers de manifestants commencent à converger vers les lieux définis pour les différentes manifestations.

Parmi eux, sur la place Manin, se rassemblent les manifestants du réseau Lilliput, pendant qu'au stade Carlini, les Tutte Bianche se préparent pour le cortège de la désobéissance civile programmé en début d'après-midi, avec départ du stade Carlini et arrivée place des Amériques.

La préfecture confie la manifestation de la place Manin au Brigadier Chef Raffaele Verrillo qui se place avec ses hommes aux limites de la zone rouge.

La place des Amériques étant quant à elle, sur les limites fixées par le cortège des Tutte Bianche occupée par le Brigadier en Chef Angelo Gaggiano, qui depuis le matin organise et dispose les nombreux pelotons qui lui ont été assignés.

Vers 11 heures commencent les premières actions, celles du dénommé *Black Block*, qui concernent surtout les frontières de la zone jaune : place Paolo da Novi, cours Torino, place Tommaseo, rue Tolemaide, place Giusti, rue Canevari, jusqu'à arriver aux alentours de 15h à la prison de Marassi et enfin place Manin et au périphérique nord vers 17h.

Pendant que le *Black Block* agit dans la partie nord de la ville, le centre opérationnel ordonne à 2 brigadiers de police, tous deux disponibles à proximité de la préfecture, de rejoindre la zone en question.

Le premier à être appelé, vers 14h30 environ, est le Brigadier Mario Mondelli : il devra rejoindre rapidement la place Giusti en passant par le cours Torino, évitant ainsi de croiser le passage imminent du cortège des *Tutte Bianche*.

Mondelli dirige le 3<sup>e</sup> Bataillon Lombardia, contingent des Carabiniers commandé par le Capitaine Antonio Bruno et composé de 4 pelotons d'environ 200 Carabiniers se déplaçant sur 19 blindés, 2 Defenders et 4 voitures.

Durant les 20 minutes suivantes, le centre opérationnel sollicite plusieurs fois Mondelli. Il lui ordonne de rejoindre au plus vite la zone de Marassi alors que le cortège des *Tutte Bianche* est déjà entré dans la rue Tolemaide.

Malgré les demandes répétées de continuer rapidement vers Marassi, Mondelli se trouve dans la rue Invrea alors que le cortège est presque arrivé au cours Torino. Le centre opérationnel décide alors d'envoyer à Marassi un autre fonctionnaire, le Brigadier Chef Paliazzo Bonanno.

### **Comparons les 2 déplacements.**

Les contingents se déplacent de la préfecture pour rejoindre le *Black Block*, mais bien qu'ils se dirigent vers la même zone de la ville, ils empruntent des routes différentes. Mondelli prend la rue Invrea et rejoint le croisement avec le cours Torino après plus de 20 mn, se trouvant ainsi en face de la tête du cortège des *Tutte Bianche*.

Pagliazzo Bonanno, de son côté, dépasse la place des Amériques et traverse le passage souterrain de la rue Canevari, rejoignant ainsi la zone de Marassi en 8 minutes.

Pendant ce temps le *Black Block* a continué en direction de la place Manin. Pagliazzo Bonanno, arrivé à Marassi, ne trouve aucun manifestant. Il décide alors de refaire le parcours en sens inverse par la rue Canevari. Paliazzo Bonanno continue alors le long du cours Montegrappa et quand

il arrive place Manin, il charge les uniques manifestants présents : les pacifistes du réseau Lilliput.

Malgré les plaintes la procédure n'a jamais commencé. C'est depuis peu seulement que les plaintes contre les 2 manifestants arrêtés ont été classées sans suite, et les policiers qui ont consigné l'arrestation sont maintenant sous procès pour faux.

Un peu avant que Paliazzo Bonanno ne reçoive l'ordre de rejoindre la place Manin et ne charge les manifestants du réseau Lilliput, Mondelli avec le 3<sup>e</sup> Bataillon avançait encore rue Invrea, mais comme le lui rappelait le centre opérationnel : il aurait dû faire vite parce que du cours Gastaldi descendait un autre cortège.

Mondelli arrive au croisement entre la rue Invrea et le cours Torino, mais au lieu de continuer vers Marassi, il fait descendre les hommes des blindés et leur commande de se préparer au lancement de lacrymogènes.

Dans les comptes rendus de service et les témoignages donnés au tribunal, Mondelli et Bruno justifient leur action comme une réponse à l'agression des manifestants ; il était nécessaire de libérer le croisement pour continuer ensuite vers Marassi.

Toutefois, comme le montrent toutes les vidéos de cette scène, la dynamique des faits est différente. Au croisement entre la rue Invrea et la rue Tolemaide sont présents certains parlementaires qui font partie du groupe de contact du cortège des *Tutte Bianche* et de nombreux médias. Parmi eux Giulietto Chiesa.

[...]

L'objectif de la défense a été de faire émerger les contradictions de leur reconstruction à travers l'analyse des vidéos et des photos utilisées dans le procès.

La charge des Carabiniers commence sans aucun motif contre les opérateurs médias qui sont repoussés en direction de la place des Amériques. À ce moment-là, le 3<sup>e</sup> Bataillon Lombardia se rassemble sur le carrefour maintenant dégagé et, au lieu de poursuivre sous le tunnel des voies ferrées, attaque en force le cortège jusqu'alors absolument pacifique et désarmé. Cette intervention détermine les événements dramatiques de l'après-midi.

Les fonctionnaires présents à la préfecture de police voient en direct les images de la charge de la rue Tolemaide, alors qu'ils avaient ordonné plusieurs fois à Mondelli de se rendre rapidement à Marassi de manière à ne pas croiser le cortège des *Tutte Bianche*.

[...]

Mais entre-temps, le responsable de la sécurité publique pour le cortège des *Tutte Bianche*, Angelo Gaggiano, qui rappelons-le attend le cortège depuis le matin, place des Amériques assiste aux charges rue Tolemaide. Préoccupé, Gaggiano demande continuellement au centre opérationnel de rappeler la division de Mondelli afin que le cortège ne se disperse pas dans les rues latérales. Mondelli, inexplicablement, ne reçoit pas l'ordre de se retirer et d'aller vers Gaggiano place des Amériques.

La violente charge contre la tête du cortège continue jusqu'à briser la première ligne des boucliers de plexiglas contraignant les manifestants à se retirer le long de la rue Tolemaide. Du fait des jets continus de lacrymogènes à hauteur d'homme et du côté gauche de la route fermé par le

mur des voies ferrées, de nombreux manifestants cherchent une voie de fuite dans les rues latérales.

À hauteur de la rue Casaregis, une partie de la division des Carabiniers s'engage dans la rue suivis des blindés et commence à charger les manifestants en fuite, tandis que le reste du Bataillon continue à avancer rue Tolemaide.

Entre-temps, Gaggiano, de la place des Amériques, demande à nouveau au centre opérationnel de rappeler la division des Carabiniers de la rue Tolemaide. De cette charge illégitime et injustifiée a découlé une série d'arrestations pour violences, menaces, résistance et possession d'armes et d'objets offensifs.

Alors que les accusations contre les personnes interpellées ont été plus tard classées sans suite, il est apparu au cours du débat, comme l'a admis le Capitaine Antonio Bruno lui-même, que les seules personnes en possession d'armes inappropriées étaient les Carabiniers eux-mêmes.

En plus des matraques Tonfa, le nouvel équipement comprenait des gaz lacrymogènes CS qui sont interdits par les conventions internationales pour l'utilisation en guerre, mais paradoxalement admis par les lois d'État pour l'utilisation dans le cadre de la sécurité intérieure.

Malgré cela, le chef de police De Gennaro, avait envoyé à tous les commissaires une directive dans le cadre du G8, qui invitait à ne pas utiliser les lacrymogènes dans des situations de grande affluence, dans la mesure où ils peuvent provoquer des paniques généralisées ayant des répercussions sur la sécurité publique.

L'avancée du 3<sup>e</sup> Bataillon Lombardia s'arrête à hauteur de la rue Caffa : là un parlementaire et un conseiller municipal, tous deux du groupe de contact des *Tutte Bianche* rejoignent Mondelli pour lui demander de se retirer et laisser le cortège continuer. À ce moment, la tête du cortège se recompose et cherche à avancer le long du parcours autorisé.

Dans le même temps, cependant, le peloton, qui avait tourné rue Casaregis lance les blindés à vive allure contre les manifestants.

[...]

Face à la violence et à l'extrême dangerosité des charges, les manifestants, en situation de risque réel pour leur propre sûreté commencent à réagir et contraignent les blindés à se retirer.

Pendant la retraite, un des blindés en marche arrière risque de renverser de nombreuses personnes déchainant ainsi la rage des manifestants. Un des blindés des Carabiniers se bloque inexplicablement au croisement entre la rue Tolemaide et le cours Torino et est assailli.

D'autres manifestants cherchent au contraire à se rassembler pour continuer vers la place des Amériques. Le centre opérationnel décide de mettre fin au désordre causé par les forces de l'ordre elles mêmes et ordonne à Gaggiano de charger les manifestants pour pousser le cortège au stade Carlini. Gaggiano se trouve avec sa division dans la rue Tolemaide à la hauteur du cours Torino.

Pour lui venir en aide, le centre opérationnel commande aux 2 contingents de repousser les manifestants également sur les voies latérales. Ce sont le Bataillon Sicilia commandé par le responsable de la sécurité

publique Lauro et la Division mobile de Milano commandé par Fiorillo.

Le Bataillon Sicilia ira rue Invrea en direction de la place Alimonda, la Division mobile de Milano, cours Buenos Aires en direction de la place Tommaseo. Pendant environ 50 m, la rue Tolemaide est le théâtre de charges et contre-charges. Gaggiano repousse lentement les manifestants le long de la rue Tolemaide et conclut l'avancé par des tabassages sous les portiques du cours Gastaldi commis par les Carabiniers et la 7<sup>ème</sup> Division mobile de Roma dirigée par Vincenzo Canterini, le fonctionnaire qui la nuit du jour d'après dirigera l'irruption dans l'école Diaz.

Entre-temps, dans la rue Invrea, se trouve le Bataillon Sicilia commandé par le dirigeant Lauro et le Capitaine Cappello ; en action depuis le matin avec 200 Carabiniers il se trouve maintenant avec seulement 70 hommes.

Selon ce qu'a déclaré Lauro, lors de son témoignage, ils ont tiré les derniers lacrymogènes pour assainir la place Alimonda et se positionner ainsi rue Ilice. Pendant ce temps, Fiorillo, qui avait avancé cours Buenos Aires, nettoie la place Tommaseo, et se place à la fin de la rue Caffa.

Il est environ 17h00, le 20 juillet 2001, environ 30 m avant que ne soit tué Carlo Giuliani. Le Bataillon Sicilia se poste à l'entrée de la rue Ilice pour se reprendre. À quelques mètres se trouve la Division mobile de Milano immobile sur la place Tommaseo à l'entrée de la rue Caffa.

Les derniers manifestants restés dans la zone se trouvent rue Tolemaide où continue l'affrontement contre la Division de Gaggiano. Rapidement les hommes du Bataillon Sicilia s'équipent des masques à gaz et au début semblent se diriger vers la rue Invrea, mais, inexplicablement, Lauro dé-

cide d'avancer vers la rue Caffa pour attaquer les manifestants qu'il voit dans la rue Tolemaide.

[...]

Lauro et Cappello ont toujours justifié la charge comme une réaction à l'attaque imminente des manifestants. En réalité ce sont les Carabiniers qui avancent vers les manifestants situés rue Tolemaide. En effet pendant que les Carabiniers commencent à se diriger vers la rue Invrea, les manifestants sont occupés jusqu'à ce que les Carabiniers n'arrivent à l'angle de la rue Caffa et cette situation restera la même par les charges rue Tolemaide.

L'action semble tout sauf déterminée, tant et si bien qu'après à peine une minute d'affrontement les Carabiniers battent en retraite à l'improviste vers la place Alimonda. À ce point, les manifestants réagissent cherchant de repousser les Carabiniers par un jet continu d'objets.

La fuite des Carabiniers est désordonnée et précipitée, elle est en outre gênée par 2 Defenders qui avait inexplicablement suivi l'avancée du contingent, comme le répète Capello lui-même au tribunal.

[...]

Qui ont été alors les vrais protagonistes du théâtre de la rue en juin 2001 à Gênes ?

Le travail de reconstruction et de documentation des charges du vendredi après-midi a permis de mieux comprendre ce qu'a été la méthode de travail des forces de l'ordre durant les journées du G8 ; méthode de travail qui a été marquée par une absolue désorganisation, par le manque de coordi-

nation entre les Carabiniers et la police, par l'application, surtout de la part des Carabiniers, de tactiques militaires complètement inadaptées dans un contexte qui devait au contraire privilégier une tenue concertée de l'ordre publique.

*Avec ce film nous avons voulu rappeler combien les agissements des forces de l'ordre ont en réalité joué un rôle actif dans la mise en péril de l'ordre public dans la ville de Gênes.*

Indépendamment des causes, manque de coordination entre les forces de l'ordre ou volonté de répression par rapport au mouvement, les affrontements qui ont eu lieu le 20 juillet 2001 ne sont pas selon nous imputables aux manifestants qui, résistant légitimement, ont défendu leur droit de manifester.

*A cura della Segreteria del Genoa Legal Forum*

## V. ANNEXES

### 1. Bibliographie de Fausto Paravidino

**1976** Naît à Gênes. Passe son enfance et son adolescence à Rocca Grimalda, village du Bas-Piémont. Suit des cours d'art dramatique au Teatro Stabile de Gênes.

**1996** Écrit sa première pièce, *Trincipollo*, la met en scène trois ans plus tard.

**1998-2000** Écrit *Gabriele* en collaboration avec Giampiero Rappa ; *Due fratelli*, récompensé des Prix Tondelli 1999 et Ubu 2001 ; *Tutta colpa di cupido* en collaboration avec Giampiero Rappa et Lello Arena ; *La Malattia della famiglia M*, couronné du Prix Candoni Arta Terme 2000.

**À partir de 2001** Écrit *Natura morta in un fosso*, puis *Genova 01* sur une commande du Royal Court Theatre à Londres (il y fut auteur en résidence) ; *Noccioline* (traduit d'abord en anglais sous le titre *Peanuts*) et *Messaggi* ; écrit pour le cinéma et la télévision, signe pour la RAI quelques épisodes de *Teatrogiornale*, comédie quotidienne située entre chronique et fiction.

**2005** Réalise son premier long métrage, *Texas*, production Medusa Home Entertainment. Parution en français de *Gênes 01* suivi de *Peanuts*, traduction Philippe Di Meo, L'Arche Éditeur.

**2006** Parution en français de *Nature morte dans un fossé*, traduction Pietro Pizzuti, L'Arche Éditeur.

#### Textes en français

*Gênes 01* (2001), suivi de *Peanuts* (2002), texte français Philippe di Meo, L'Arche Éditeur, 2005.

*Nature morte dans un fossé* (2001), texte français Pietro Pizzuti, L'Arche Éditeur, 2006.

#### Textes en langue originale

*Due Fratelli*, Éditions Clueb, Bologne, 2000.

*Teatro* : *Gabriele* (1998) ; *Due fratelli* (1999) ; *La Malattia della famiglia M* (2000) ; *Natura morta in un fosso* ; *Genova 01* ; *Noccioline* ; introduction de Franco Quadri, Éditions Ubulibri, Milan, 2002.

*Genova 01*, Éditions ATP, Pistoia, 2003.

#### Textes inédits en langue originale

*Trincipollo*, 1996.

*Tutta colpa di cupido*, 1999.

*Messaggi*, pièce radiophonique, 2002.

## À l'étranger

*New plays for young people*, recueil de pièces destinées à la jeunesse, comprenant *Noccioline (Peanuts)*, Éditions Faber & Faber, Londres, 2002.

## Cinéma

*Texas*, long métrage réalisé par Fausto Paravidino, avec F. Paravidino, Iris Fusetti, Riccardo Scamarcio, Valeria Golino, Carlo Orlando, Alessia Belotto, production Medusa Home Entertainment, 2005.

## 2. Bibliographie générale

*Le Manifeste altermondialiste*, ATTAC, Éditions Les Mille et une nuits, 2007.

*Vivent les impôts*, ATTAC, Éditions Les Mille et une nuits [date non repérée].

*Dictionnaire des altermondialisations*, sous la direction de Cynthia Ghorra-Gobin, Éditions Armand Colin, 2006.

*De Godzilla aux classes dangereuses*, contributions diverses, Éditions Ab irato, 2007.

*Surveiller et punir*, Michel Foucault, Éditions Gallimard, 1975.

*OMC : Le Pouvoir invisible*, Agnès Bertrand et Laurence Kalafatidès, Éditions Fayard, 2002.

*Révolution consommée*, Joseph Heath et Andrew Potter, Éditions Naïve, 2005.

*Gènes, multitudes en marche contre l'Empire*, samizdat.net, Éditions Reflex, 2002.

*Black blocks, la liberté et l'égalité se manifestent*, Francis Dupuis-Déri, Éditions Atelier de création libertaire, 2005.

*Empire*, Antonio Negri et Michael Hardt, Éditions 10/18, 2000.

*La communauté qui vient*, Giorgio Agamben, Éditions du Seuil, coll. « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 1990.

*Logs, micro-fondements d'émancipation sociale et artistique (1)*, contributions diverses, Éditions è®e, 2005.

*Le Siècle*, Alain Badiou, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2005.

*Pylade*, Pier Paolo Pasolini, Éditions Babel, 1990.

*Leçon*, Roland Barthes, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1978.

*Moyens sans fins, notes sur la politique*, Giorgio Agamben, Éditions Rivages, 1995.

*La Grande Désillusion*, Joseph E. Stiglitz, Éditions Le Livre de Poche, 2002.

*Le Prince et autres textes*, Machiavel, Éditions Gallimard, 1980.

*De la démocratie en Amérique*, Alexis de Tocqueville, Éditions Gallimard, 1992.

René Girard, *La Violence et le Sacré*, Éditions, Grasset, coll. « Pluriel », 1972.

*L'Italie à la dérive*, Marc Lazar, Éditions Perrin, 2006.

*Parade n°7*, revue d'art et de littérature de l'école régionale d'expression plastique de Tourcoing, contributions diverses, 2007.

*Les Formes contemporaines de l'art engagé : de l'art contextuel aux nouvelles pratiques documentaires*, sous la direction d'Éric Van Essche, Éditions La Lettre volée, coll. « Essais », 2007.

*Sphères III : Écumes*, Peter Sloterdijk, Éditions Hachette, coll. « Pluriel », 2005.

*L'Université du désastre*, Paul Virilio, Éditions Galilée, 2007 ; *Cybermonde, la Politique du pire*, Éditions Textuel, 2007.

**Paul Virilio sur Internet :**

<http://1libertaire.free.fr/virilio.html>

<http://www.monde-diplomatique.fr/1998/03/VIRILIO/10143>

<http://www.republique-des-lettres.fr/190-paul-virilio.php>

[http://slow.free.fr/clans/pages/litterature/virilio\\_entretien.html](http://slow.free.fr/clans/pages/litterature/virilio_entretien.html)

### 3. L'équipe de création

#### Victor Gauthier-Martin

Après deux années passées en Angleterre où il intègre le Everyman Theater à Cheltenham, Victor Gauthier-Martin revient en France. Il suit pendant deux ans les ateliers du soir au Théâtre National de Chaillot et passe une année à l'ERAC (École Régionale d'Acteurs de Cannes) où il met en scène avec sa promotion *Les Amis font le philosophe* de Jacob Lenz.

Il est ensuite reçu au CNSAD (Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique) et crée *Ambulance* de Grégory Motton en salle Jovet au Conservatoire et au Théâtre des Ateliers à Aix-en-Provence. En deuxième année, il monte *La Cuisine* d'Arnold Wesker au Théâtre du Conservatoire et au Théâtre du Soleil, invité par Ariane Mnouchkine. L'année suivante, il repart un an en Angleterre à LAMDA (London Academy of Music and Dramatic Art) avec une bourse Lavoisière. À son retour, il présente *Ailleurs tout près* de Françoise Mesnier dans le cadre du Jeune Théâtre National et travaille en collaboration avec la Compagnie du Vis-à-Vis pour monter *Les Petites Choses* et *Un baiser dans la tête* de Sonia Willi au Théâtre Universitaire de Nantes.

Victor Gauthier-Martin a travaillé à Berlin avec Manfred Karge et Krystian Lupa à Cracovie dans le cadre de l'Unité Nomade de Formation à la Mise en Scène.

Développant ses projets au sein de Microsystème (anciennement Théâtre du Troisième Œil), il met en scène, en 2004, *Le Rêve d'un homme ridicule* de Fedor Dostoïevski présenté lors du Festival d'Avignon puis à la Comédie de Reims, et en 2005 *La Vie de Timon* d'après *Timon d'Athènes* de William Shakespeare créé à la Comédie de Reims puis présenté en tournée à la Comédie de Caen et au Théâtre de l'Aquarium à Paris.

Parallèlement à ses activités de metteur en scène, Victor Gauthier-Martin est comédien. Il a notamment travaillé avec Sébastien Bournac, Benoît Bradel, Pascal Rambert, Alain Françon et Jean Liermier.

## **Alban Aumard**

Il suit les cours du Théâtre ALEPH puis de l'École d'art dramatique Périmony entre 1994 et 1997 et partage sa carrière entre le théâtre et le cinéma.

Il joue sous la direction d'Oscar Castro dans *Le Kabaret de la dernière chance* et *Le Club des Boléros*; Adrien de Van dans *La Paix du dimanche* de John Osborne, *Kvetch* de Steven Berkoff et *5 minutes avant l'aube*; Bernard Murat dans *Frederick ou le boulevard du crime* d'Éric-Emmanuel Schmitt; Philippe Awat dans *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare; Daniel Mesguish dans *Paroles d'acteurs 2000*; Arlette Téphany dans *Le Chapeau de paille d'Italie* d'Eugène Labiche; Philippe Calvario dans *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès et *Richard III* de William Shakespeare; Jacques Weber dans *Ondine* de Jean Giraudoux. Victor Gauthier-Martin le dirige à plusieurs reprises dans *Les Petites Choses* (1998), *Un baiser dans la tête* (2001), *La Vie de Timon* d'après *Timon d'Athènes* de William Shakespeare (2005).

Parallèlement, il travaille au cinéma avec François Dupeyron dans *La Chambre des officiers*, François Armanet *La Bande du drugstore*, Gilles Marchand *Qui a tué Bambi ?*, Patrick Bouchitey *Impostures* et Denys Thibaud *Dans tes rêves*.

## **Clémence Barbier**

Elle suit les ateliers du Théâtre des Quartiers d'Ivry entre 1990 et 2000 avec Dominique Bertola, Christian Germain, Claire Cafaro, Julia Zimina, Frédéric Merlo, Adel Hakim et Élisabeth Chailloux.

Entre 2001 et 2003, au sein de l'Atelier Volant du Théâtre National de Toulouse, elle travaille avec Frédéric Leidgens dans *Des voix qui s'embrassent* d'après Synge; Solange Oswald *La Mastication des morts* de

Patrick Kermann; avec Victor Gauthier-Martin dans *Timon d'Athènes* de William Shakespeare; Laurence Roy *La Double Inconstance* de Marivaux. Puis elle est dirigée par Christian Germain dans *Chers parents* d'après Hervé Guibert; Jacques Nichet *La Veille de ne jamais partir* d'après Fernando Pessoa; Sébastien Bournac dans *Anvedi, Pylade* d'après Pier Paolo Pasolini et *L'Héritier du village* de Marivaux. Plus récemment, elle joue sous la direction d'Élisabeth Chailloux dans *Sallinger* de Bernard-Marie Koltès; Frédéric Leidgens *Des voix qui s'embrassent*, *Cavaliers de la Mer* et *L'Ombre dans la vallée* de Synge; Sébastien Bournac dans une adaptation de Marivaux: *Marivaux. Suite Fantaisie*. Elle travaille avec Victor Gauthier-Martin en 2005 pour la création de *La Vie de Timon* d'après *Timon d'Athènes* de William Shakespeare.

## **Marie Dabanc**

Après une année d'étude à LAMDA (The London Academy of Music and Dramatic Art) à Londres, elle entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris où elle rencontre notamment Victor Gauthier-Martin qui la met en scène dans *La Cuisine* d'Arnold Wesker.

Depuis 1997, année de sa sortie du Conservatoire, elle travaille avec Philippe Adrien dans *Kalamarapaxa* d'après Stanislas Ignacy Witkiewicz (1997); Jacques Nichet dans *Petites Œuvres morales* de Giacomo Léopardi (1997); François Abou Salem dans *L'Enlèvement au sérail* de Mozart (1997) et *Motel* (1998); Emmanuel Demarcy-Mota *Une visite inopportune* de Copi (1997), *Peine d'amour perdue* de William Shakespeare (1998); Benoît Bradel dans *Cage Circus* (1999); Jean-François Peyret *Like life* (1999) et *Histoire naturelle de l'esprit (suite et fin)* (2000), Julie Petitrenaud dans un spectacle du Cirque Romanès

*Pièce des tâchés* (2000) ; Julie Béres *Poudre !* (2001) ; Sébastien Bournac *L'Héritier du village* de Marivaux (2003) ; Gildas Milin *Anthropozoo* (2003) ; Ludovic Nobileau *Initiales D.J* de Jean-Marc Lanteri (2004), et la Compagnie William Mesguich/Philippe Fenwick dans *Le Grand Cabaret Ratapine* de Charlotte Escamez et Philippe Fenwick (2005).

## **Pascale Oudot**

Formée à l'École Périmony, elle travaille pour le théâtre, le cinéma et la télévision.

Elle est mise en scène par Philippe Awat dans *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare, *Têtes rondes et têtes pointues* de Bertolt Brecht ; Julie Béres *Poudre !*, *E Muet* ; Guy-Pierre Couleau *Asservies* de Sue Glover ; Robert Fortune *La Surprise de l'amour* de Marivaux ; Jean Maissonave *La Cuisine d'Elvis* de Lee Hall ; Daniel Mermet *Mords la main qui te nourrit* ; Silviu Purcारेte *L'Orestie* d'après Eschyle ; Christophe Rauck *Le Cercle de craie caucasien* de Bertolt Brecht et Jean-José Rieu *Dom Juan* de Molière. À l'écran, elle joue dans les films de Diane Kurys *Les Enfants du siècle*, Jacky Katu *Deux cœurs sauvages*, Francis Renaud *Marie, Nonna, la vierge et moi* et Jean Pierre Mocky *Alliance cherche doigt*.

## **Régis Royer**

Formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique entre 1993 et 1996, il a pour professeur Dominique Valadié, Catherine Hiégel et Jacques Lassalle. Il partage depuis sa carrière de comédien entre le théâtre et le cinéma.

Il joue sous la direction de Gérard Maro dans *Poil de carotte* de Jules Renard ; Roger Planchon dans *Le Vieil hiver*, *Le Radeau de la méduse* de Roger Planchon, *No man's land* de Harold Pinter, *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux, *La Dame de chez Maxim* de Georges Feydeau, *Les Démons* de Dostoïevski et *Un lourd destin* d'après Charles Juliet ; Georges Lavaudant dans *Ulysse's matériaux* et *Impression d'Afrique* ; Jérôme Robart dans *TES* ; Jean Boillot *Le Balcon* de Jean Genet ; Lionel Spycher *La Suspension du plongeur* ; Jacques Lassalle dans *La Madone des poubelles*. Il travaille avec Victor Gauthier-Martin en 2004 pour *Le Rêve d'un homme ridicule* de Dostoïevski et en 2005 pour *La Vie de Timon* d'après *Timon d'Athènes* de William Shakespeare. La même année, Alain François le met en scène dans *Platonov* d'Anton Tchekhov.

On le retrouve sur grand écran dans *La Lectrice* de Michel Deville, *Louis, enfant roi* ainsi que *Toulouse Lautrec*, réalisés par Roger Planchon ; à la télévision dans *Rendez-moi justice* de Denis Granier-Deferre et *Pierre 41* de Jimmy Halfon et Tristan Séguéla.